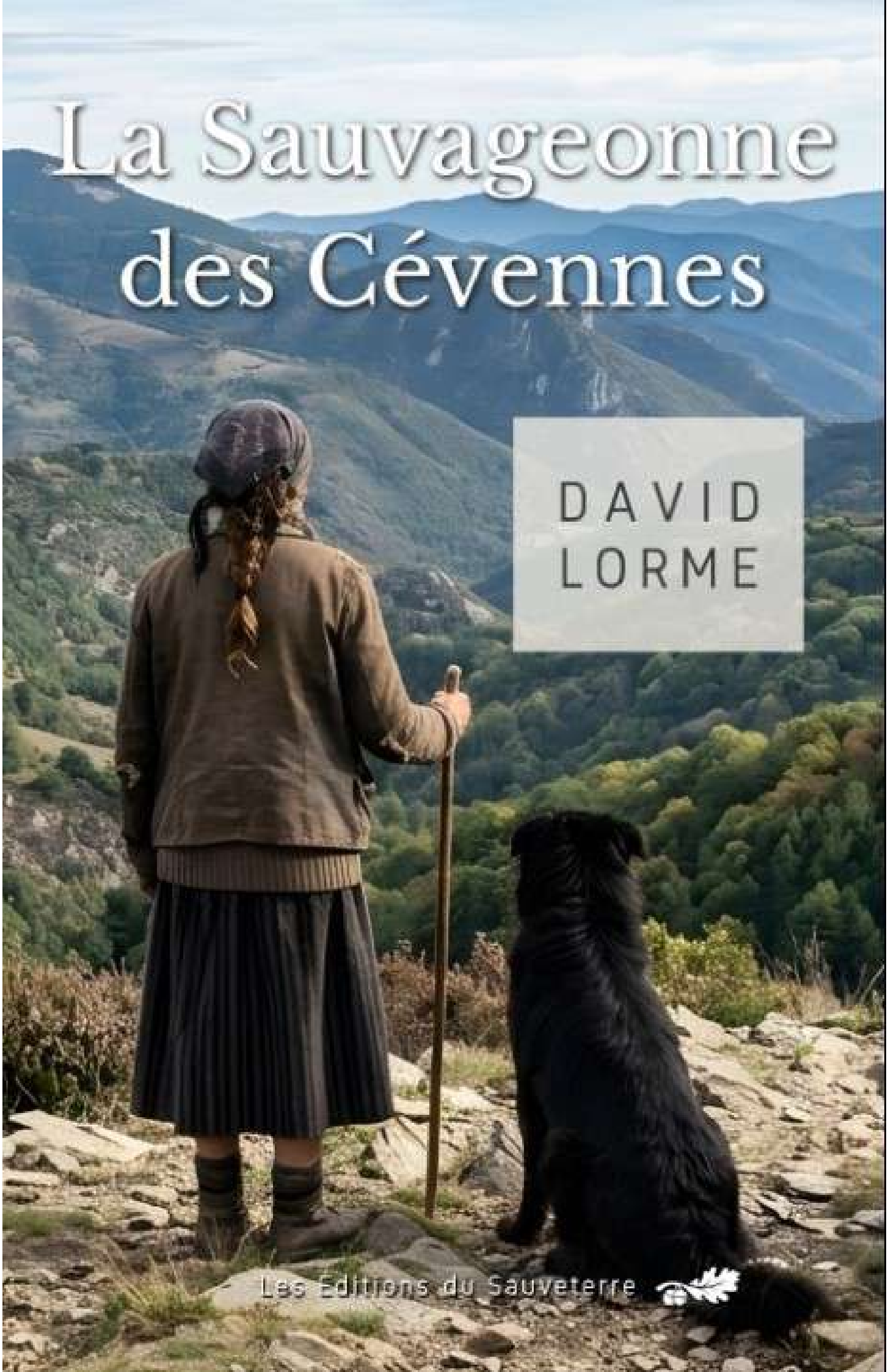
La Sauvageonne des Cévennes



DAVID LORME

Les Editions du Sauveterre

La Sauvageonne des Cévennes

Roman

David Lorme

Première édition
© 2026 David Lorme. Tous droits réservés.
Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation préalable de l'auteur.
ISBN broché : 979-10-988063-4-6
Les Éditions du Sauveterre - 48500 La Canourgue – France
Dépôt légal : septembre 2026

Aux femmes qu'on nomme sauvages.

Aux chemins qui les gardent.
Aux pierres qui les abritent.
Aux silences qui les protègent.

À ce qui reste vivant

là où personne
ne vient plus chercher.

***

Partie I Ce que la montagne sait 9
Chapitre 1 Le Châtaignier 11
Chapitre 2 La Source 19
Chapitre 3 Le Renard 29
Chapitre 4 La Nuit 39
Chapitre 5 Le Grand Noir 49
Chapitre 6 Les Chèvres 61
Chapitre 7 Les Moutons 73
Chapitre 8 Le Bourgeon 87
Chapitre 9 Le Gland 97
Chapitre 10 Le Chêne 107
Partie II Ce que l'homme oublie 117
Chapitre 11 Les Regards 119
Chapitre 12 Le Feu 131
Chapitre 13 Les Clôtures 145
Chapitre 14 Le Vautour 157
Chapitre 15 Les Rayons 171
Chapitre 16 Le Bouc émissaire 185
Chapitre 17 La Ruche 201
Chapitre 18 La Bascule 215

Partie I
Ce que la montagne sait



Chapitre 1
Le Châtaignier

Elle revenait toujours par le même chemin. Ce n'était pas le plus court, ni le plus simple. Les anciens l'auraient peut-être évité, surtout après la pluie, quand la terre noire des Cévennes se défaisait sous les semelles et que les pierres plates remontaient comme des os sous la peau du sentier. Mais elle aimait ce détour. Le chemin quittait la draille un peu au-dessus de Cans, s'enfonçait entre deux murets effondrés, traversait un ancien bancal mangé par les fougères, puis remontait lentement vers la châtaigneraie. Plus loin, derrière l'épaule sombre des arbres, on devinait Barre-des-Cévennes, ses toits serrés, ses murs gris, ses fenêtres closes quand le vent descendait des crêtes. Elle n'y allait presque jamais. Seulement quand il le fallait. Pour du sel. Une lame à faire affûter. Un morceau de toile. Le reste du temps, elle restait de ce côté-ci du monde. Elle marchait avec un sac jeté sur une épaule. Un sac usé, rapiécé, dont la toile avait pris la couleur des chemins. Il contenait peu de choses : une couverture roulée serrée, une gamelle cabossée, une pierre à feu, du fil, une aiguille, un couteau pliant, deux morceaux de pain dur, un carnet sans lignes, quelques clous tordus, une petite pince et deux vieilles gourdes. Rien qui pût faire maison. Rien qui pût retenir quelqu'un. Quand les gens du pays parlaient d'elle, ils disaient qu'elle vivait dans une ruine. Ce n'était pas vrai. Elle y dormait parfois. La ruine se trouvait plus haut, derrière un repli de terrain que les cartes ignoraient. Une ancienne clède, ou peut-être le reste d'un mas abandonné depuis longtemps. Les murs tenaient encore à hauteur d'homme, sauf du côté nord où une brèche laissait entrer le vent. Le toit avait disparu sur la moitié de la bâtisse. Des ronces avaient pris la porte. Une poutre noire barrait l'ancienne pièce principale comme un bras cassé. Dans l'angle le moins humide, elle avait posé quelques affaires sous une tôle ondulée maintenue par des pierres plates. Ce n'était pas une maison. Une maison, c'était autre chose. Une maison avait des clefs, des seuils,

des armoires, des regards derrière les vitres. Une maison finissait toujours par demander des comptes. Où étais-tu ? Quand rentres-tu ? Pourquoi repars-tu ? Une maison voulait qu'on lui réponde. La ruine, elle, ne demandait rien. Elle recevait la pluie. Elle gardait un peu de nuit. Elle prêtait un angle de mur quand le froid se levait. Elle ne faisait pas semblant d'aimer. Elle ne promettait pas de protéger. Elle tenait debout comme elle pouvait, et c'était déjà beaucoup. La Sauvageonne n'avait jamais aimé qu'on dise : chez elle. Chez elle, c'était partout où elle pouvait poser son dos sans mentir. Un creux sous les châtaigniers. Une grange ouverte au-dessus d'un pré. Une avancée de schiste. Le parvis d'une chapelle oubliée. Le bord d'une source quand l'été rendait les nuits tièdes. Elle connaissait les abris comme d'autres les chambres d'une maison : celui qui sentait la fougère sèche, celui où les lézards sortaient au premier soleil, celui où l'eau gouttait trois jours après l'orage, celui qu'il fallait éviter quand le vent tournait au nord. Elle ne possédait rien du pays. Mais elle en connaissait les fatigues. Les murs qui cédaient. Les sources qui baissaient. Les sentiers repris par les genêts. Les arbres creux où l'on pouvait glisser une main. Les pierres fendues par le gel. Les clôtures anciennes dont il ne restait que deux piquets gris. Les terrasses où plus personne ne montait. Les coins où les chevreuils passaient avant l'aube. Les endroits où le silence n'était pas le même. Ce matin-là, elle remontait vers le vieux châtaignier. Elle y revenait après trois jours d'absence. Trois jours passés plus bas, vers un vallon humide, à retirer d'un ruisseau des morceaux de plastique, une roue de brouette, deux bouteilles vertes coincées sous une racine et un bidon fendu que le courant faisait cogner contre une pierre. Elle avait travaillé seule, les pieds dans l'eau froide, les mains rougies, sans laisser monter sa colère. La colère, chez elle, était une chose ancienne. Elle ne flambait plus. Elle couvait sous la cendre, comme un feu qui refusait de mourir. Elle n'aimait pas le mot déchets. Il arrangeait trop les hommes. Il donnait l'impression que les choses sales étaient nées toutes seules, qu'elles avaient poussé dans les ravins comme les ronces ou les mousses. On disait déchets pour ne pas dire : ce que nous avons

laissé. On disait ordures pour ne pas dire : la forme visible de notre passage. Elle ne ramassait pas par vertu. Elle ramassait parce que certaines blessures dans le paysage l'empêchaient de respirer. Le vieux châtaignier était là. Il apparaissait toujours d'un coup, après la dernière montée, quand le chemin tournait entre deux blocs de schiste. On le voyait d'abord par son ombre. Une ombre large, bossue, trouée de lumière. Puis le tronc surgissait, énorme, tordu, ouvert par endroits, avec ses bourrelets d'écorce, ses creux noirs, ses branches hautes soudées au ciel. Il était plus vieux que les histoires qu'on racontait sur lui. Les gens du village disaient qu'il avait connu trois guerres, deux hivers terribles, un incendie sur la pente d'en face, la disparition des anciens troupeaux et l'abandon des terrasses. Certains prétendaient que leurs grands-pères jouaient déjà dans son tronc creux. D'autres affirmaient qu'il était malade depuis plus de cinquante ans et qu'il finirait par tomber au premier gros vent. Il ne tombait pas. Chaque printemps, malgré son ventre fendu, il refaisait des feuilles. La Sauvageonne posa son sac au pied de l'arbre. Elle ne lui parla pas. Pas avec des mots. Elle n'était pas de ces femmes que les gens imaginent volontiers murmurant aux troncs pour mieux se rassurer sur leur folie. Elle n'avait pas besoin de donner une voix aux arbres. Les arbres avaient autre chose que la voix. Ils avaient la durée. Ils avaient la patience de laisser les hommes parler à leur place jusqu'à ce que les hommes meurent. Elle passa la paume sur l'écorce. Rugueuse. Froide encore. Un peu humide. Le châtaignier n'était pas beau. Pas comme un arbre de carte postale. Il était trop large, trop abîmé, trop tordu. Une partie de son tronc semblait avoir brûlé autrefois. Des champignons pâles poussaient dans une fente. Une branche morte pendait vers le sol, retenue par une autre comme par pitié. Les hommes se méfiaient des troncs creux, des chemins qui bifurquent, des femmes seules et des bêtes qui reviennent sans maître. Le châtaignier, lui, ne cherchait pas à convaincre. Il restait. Il avait fait de son immobilité une manière d'avancer dans le temps. Elle s'assit contre lui. De là, on voyait la pente descendre vers les bois. Plus loin, les reliefs se superposaient, gris, verts, bleus selon la lumière. Les Cévennes

n'étaient jamais vastes comme une plaine. Elles étaient vastes autrement. Par plis. Par replis. Par secrets. On pouvait marcher toute une journée et ne jamais sortir vraiment d'elles. Chaque crête en cachait une autre. Chaque vallon gardait une source, un vieux mur, un nom oublié. Elle sortit un morceau de pain dur et le cassa avec ses dents. Un geai cria quelque part. Le vent passa dans les feuilles mortes restées coincées au pied de l'arbre. Elles frottèrent les unes contre les autres avec un bruit de papier ancien. Elle ferma les yeux. Longtemps, elle avait cru qu'il fallait partir pour être libre. Quitter une maison. Un homme. Un nom prononcé trop souvent. Partir avant qu'on vous range dans une habitude. Avant qu'un lit, une table, une chaise, une tasse posée toujours au même endroit ne commencent à dessiner autour de vous une prison douce. Elle était partie. Plusieurs fois. Son premier départ n'avait pas été le plus visible. Elle n'avait pas quitté un lieu ce jour-là. Elle avait seulement cessé d'imaginer qu'elle pourrait y rester. C'était dans une maison basse, aux murs épais, du côté d'un hameau exposé au vent. L'homme avait posé la main sur l'encadrement d'une porte et lui avait montré la pièce comme on montre un avenir.

— Celle-là, on pourrait la refaire.

Il avait dit cela avec une douceur maladroite, presque fière. Il voyait déjà les murs blanchis, un plancher propre, une fenêtre réparée, peut-être des rideaux que le vent soulèverait en été. Il avait ce regard des hommes qui bâtissent dans leur tête avant même d'avoir sorti les outils. Elle s'était tenue au milieu de la pièce. Il y avait une odeur de poussière, de vieux bois, de pierre froide. Dans un coin, quelqu'un avait laissé une caisse. Sur le rebord de la fenêtre, un linge plié attendait on ne savait quoi. La lumière entrait de biais, blanche, trop tranquille. Elle avait souri pour ne pas lui faire de mal. Lui avait cru qu'elle acceptait. C'était peut-être cela, le début de leur malheur : il prenait ses silences pour des promesses. Elle l'avait aimé pourtant. Pas comme on aime dans les chansons, avec des mots qu'on se répète jusqu'à les user. Elle l'avait aimé dans les gestes. Sa façon de poser une veste sur ses épaules sans commentaire. De marcher devant elle dans les ronciers pour lui

ouvrir un passage. Sa nuque brunie par le soleil. Ses mains toujours un peu abîmées. Sa patience avec les bêtes. Même sa colère la touchait, parfois, quand il parlait des terres laissées à l'abandon, des maisons vides, des gens qui descendaient en ville et ne remontaient jamais. Il aimait le pays. Mais il l'aimait comme on serre quelque chose contre soi de peur qu'on vous le prenne. Elle, elle l'aimait comme on suit un animal sauvage avec les yeux, sans tendre la main. Ils auraient dû comprendre cela plus tôt. Le châtaignier craqua doucement au-dessus d'elle. Elle rouvrit les yeux. Une mésange sautillait sur une branche, minuscule insolence dans ce grand corps de bois. Elle disparut dans un trou, ressortit aussitôt, secoua la tête, repartit. Rien n'était vraiment immobile, même les arbres. Les hommes voyaient un arbre qui ne bougeait pas, une femme demeurée dans le même pays, une pierre ou une ruine, et croyaient que le temps les avait oubliés. Mais l'arbre travaillait sans bruit. La sève montait en lui dans le noir. Il refermait des blessures. Il nourrissait des insectes, des oiseaux, des champignons. Il tenait la terre avec ses racines. Il ralentissait l'eau. Il faisait de l'ombre à ce qui ne demandait rien. Rester n'était pas ne rien faire. Rester pouvait être une tâche immense. Elle posa la tête contre le tronc. Elle avait mis longtemps à comprendre qu'elle n'était pas partie parce qu'elle aimait le mouvement. Elle était partie parce qu'à certains endroits, l'air manquait. Dans la maison de l'homme, l'air avait commencé à manquer avant même que les murs soient refaits. Il parlait de réparer la toiture. De vendre deux parcelles trop éloignées. D'acheter un poêle plus grand. De demander de l'aide à son frère. De faire les choses dans l'ordre. Dans l'ordre. C'était une expression qui lui donnait froid. L'ordre des hommes ressemblait souvent à une clôture qu'on ne voyait pas encore. Un jour, il avait prononcé un prénom. Pas vraiment choisi. Pas vraiment décidé. Un prénom lancé comme ça, en regardant par la fenêtre. Simple, ancien, du pays peut-être, il aurait tenu dans la bouche des vieux sans les faire sourire. Elle ne l'avait pas répété. Il avait cru qu'elle n'avait pas entendu. Mais elle l'avait entendu trop fort. Le prénom était resté suspendu dans la pièce, au-dessus du linge plié, avec une

douceur insupportable. Elle se leva brusquement. Le souvenir s'écarta comme un animal surpris. Elle ramassa une branche morte au pied du châtaignier et la posa sur un petit tas, près d'une pierre. À chacun de ses retours, elle répétait quelques gestes sans importance. Retirer une ronce qui s'accrochait trop bas. Dégager les jeunes pousses écrasées. Vérifier qu'aucune ordure n'avait été laissée par des promeneurs. Elle ne soignait pas l'arbre. Le châtaignier n'avait pas besoin d'elle pour vivre. Elle prenait soin de ce qui, autour de lui, pouvait encore l'être. Ce n'était pas pareil. Elle contourna le tronc et passa près du creux principal. L'ouverture était assez large pour qu'un enfant s'y glisse. Autrefois, les gamins du pays avaient dû s'y cacher, s'y inventer des guerres, des cabanes, des royaumes. Maintenant, plus personne ne montait jouer jusque-là. Les enfants avaient d'autres lumières dans les mains. Elle resta un instant devant ce trou noir. La mousse avait gagné les bords. Une odeur de terre humide en sortait. Elle leva la main, puis la laissa retomber. Il y avait des vides qu'il ne fallait pas toucher. Plus bas, une cloche sonna. Peut-être à Barre. Peut-être ailleurs. Le son arriva déformé par les vallons, aminci par le vent. Elle compta sans vouloir compter. Un. Deux. Trois. Puis elle s'arrêta. Elle n'aimait pas les heures. Les heures appartenaient aux hommes. Elles servaient à dire trop tôt, trop tard, dépêche-toi, attends-moi, pourquoi n'es-tu pas venue. Dans la montagne, il y avait d'autres mesures. La longueur des ombres. Le froid sur les pierres. Le retour des martinets. Le gonflement des bourgeons. La couleur du ciel avant la neige. Le ventre des chèvres. Le niveau des sources. Le châtaignier connaissait ces mesures-là. Il ne demandait jamais l'heure. Elle tira de son sac un morceau de tissu et essuya la lame de son couteau. Un geste lent, précis. Puis elle coupa un autre bout de pain, le mâcha longtemps et rangea le reste. Sur la pente, quelque chose bougea. Elle tourna la tête. Rien. Ou presque rien. Un froissement dans les feuilles. Une branche basse oscillait encore. Elle resta immobile, attentive, le visage légèrement incliné. Le geai ne criait plus. La mésange s'était tue. Même le vent semblait avoir suspendu son passage. Puis tout reprit. Les feuilles. Les insectes. Le bois. Elle ne

chercha pas. Dans ce pays, on ne voyait que ce qui acceptait d'être vu. Elle se baissa pourtant près du sentier. La terre était humide. Une trace légère marquait la boue, à demi effacée. Pas celle d'un chevreuil. Pas vraiment celle d'un chien. Trop floue pour être nommée. Elle posa deux doigts à côté, sans toucher. La trace allait vers le haut. Vers les bois. Elle resta longtemps penchée. Puis elle se redressa.

— Va, dit-elle seulement.

Sa voix n'était ni douce ni dure. Elle parlait comme on laisse une porte ouverte sans attendre que quelqu'un entre. Le jour avançait. Elle aurait pu dormir ici, sous l'arbre, si le ciel restait clair. Mais l'air portait une humidité plus lourde. Une pluie fine viendrait sans doute avant la nuit. Elle irait jusqu'à la ruine, vérifierait la tôle, déplacerait la couverture si l'eau avait coulé et ferait un peu de feu avec le bois sec gardé sous la pierre plate. Demain, peut-être, elle descendrait vers la source. Elle remit le sac sur son épaule. Avant de partir, elle se retourna vers le châtaignier. Il était là. Pas à elle. Jamais à elle. Et pourtant, elle savait qu'elle reviendrait.

C'était cela qui l'étonnait encore après toutes ces années : on pouvait ne rien posséder et tenir quand même à certaines choses. On pouvait fuir les maisons, les noms, les promesses et retrouver toujours le même arbre, avec dans le corps une fidélité qu'on n'avait pas choisie. Peut-être que les racines n'étaient pas faites pour empêcher de partir. Peut-être qu'elles servaient seulement à savoir où revenir quand le monde avait trop bougé.

Elle reprit le chemin vers la ruine. Derrière elle, le vieux châtaignier demeura dans la lumière basse, immense et creux, abîmé et vivant. Comme s'il savait depuis longtemps que ceux qui partent le plus loin ne sont pas toujours ceux qui marchent le plus.



Chapitre 2
La Source

Elle descendit vers la source au matin, avant que le soleil ne trouve vraiment le fond du vallon. La pluie de la veille avait laissé sur les pierres une brillance froide. Les feuilles mortes collaient aux marches naturelles du sentier, rousses, noires, luisantes comme des peaux. Par endroits, l'eau avait creusé de petits chemins dans la terre et emporté la poussière légère, révélant une argile plus sombre, presque violette. La Sauvageonne avançait sans hâte. Elle connaissait chaque pierre, chaque racine, chaque endroit où le pied pouvait glisser. Elle n'avait pas besoin de regarder longtemps devant elle. Son corps savait. Le chemin partait de la ruine, contournait un vieux mur écroulé, puis plongeait sous les châtaigniers. En été, il disparaissait presque sous les fougères. À cette saison, il se laissait mieux deviner, maigre ligne brune entre les troncs. Plus bas, les arbres s'écartaient un peu. Le bruit de l'eau la précédait : un murmure régulier, modeste, insistant. Pas un torrent. Pas une chute. Seulement une source qui sortait de la montagne avec la patience des choses qui n'ont rien à prouver. Deux gourdes vides pendaient à son sac, une de chaque côté. Elles battaient doucement contre ses hanches. Elle aurait pu remplir davantage, faire des réserves, descendre moins souvent. La plupart des gens faisaient ainsi. Ils remplissaient, stockaient, rangeaient, comptaient. Dans les caves et les placards, les provisions s'empilaient jusqu'à oublier ce qu'elles attendaient. Elle, non. Elle prenait ce qu'il fallait pour un jour, parfois deux. Plus que cela lui pesait. Ce n'était pas de la sagesse. C'était une manière de rester légère. La source sortait d'une faille entre deux dalles de schiste, au pied d'un talus couvert de mousse. Quelqu'un, autrefois, avait arrangé trois pierres pour guider le filet d'eau, puis posé un morceau d'ardoise en biais, comme une lèvre sombre. Depuis, la montagne avait repris le travail. Les racines avaient serré les pierres, la mousse avait recouvert les bords, des feuilles s'étaient accumulées dans les

creux. Malgré tout, l'eau poursuivait son chemin. Elle trouvait toujours une issue. La Sauvageonne s'agenouilla. Elle posa les gourdes contre une pierre et resta un instant sans bouger. C'était un geste qu'elle répétait souvent : arriver à la source et ne rien prendre tout de suite. Laisser le corps entendre. Laisser les mains refroidir avant de demander. Les gens pressés auraient trouvé cela inutile. Une source coule qu'on la regarde ou non. Mais justement. C'était peut-être la seule politesse à avoir envers ce qui donne sans savoir qu'il donne. Elle plongea les doigts dans le courant. Le froid mordit aussitôt la peau. Elle ne retira pas la main. Elle ramassa dans l'eau une petite pierre plate, douce sous les doigts, et la glissa dans son sac. L'eau passait entre ses doigts, divisible et entière, toujours perdue, toujours remplacée. On ne pouvait pas tenir de l'eau. On pouvait seulement la recevoir un moment. On avait construit des bassins, posé des compteurs, enfoui des tuyaux sous les routes. On parlait de gérer l'eau comme si elle avait demandé un maître. La source, elle, venait. C'était tout. Elle remplit la première gourde, lentement, en laissant le col incliné pour que l'air s'échappe sans bruit. L'eau frappait le métal avec un petit son creux. Quand la gourde fut pleine, elle la boucha, en essuya le col contre sa jupe, puis la posa derrière elle. Elle fit de même avec la seconde. Après quoi elle but directement dans sa paume, cinq ou six gorgées courtes. L'eau avait le goût de la pierre et du matin. Elle n'avait jamais compris pourquoi il fallait donner des parfums aux choses qui étaient déjà pures. Après avoir bu, elle ne se releva pas tout de suite. Elle resta accroupie au bord de l'eau, les mains posées sur ses genoux, à écouter le filet clair glisser sur l'ardoise. Puis elle regarda autour d'elle. Le vallon paraissait vide. Vide d'hommes, du moins. Les arbres, les pierres, les mousses, les insectes et les oiseaux n'avaient jamais eu ce regard qui déshabille. Ils voyaient sans prendre. Elle défit lentement sa veste, puis sa chemise. L'air froid toucha sa peau et la fit frissonner. Elle avait trente-cinq ans, même si personne, depuis longtemps, ne lui donnait plus d'âge. Les gens du pays disaient seulement la Sauvageonne, comme si un nom pareil suffisait à effacer les années, l'enfance, les saisons traversées,

les douleurs anciennes. Ses cheveux châtain clair, souvent noués à la hâte, tombaient en mèches sèches autour de son visage. Le soleil les dorait parfois jusqu'au miel ; la pluie les assombrissait presque aussitôt. Elle n'était pas belle comme les femmes qu'on regarde passer sur les places ou dans les vitrines. Elle était belle autrement, sans rien pour l'arranger : une beauté de vent, de fatigue et de lumière. Son corps portait la vie qu'elle menait. De fines griffures barraient ses avant-bras. Une cicatrice plus ancienne, devenue blanche, remontait près de son épaule. Ses mains étaient sèches, solides, un peu fendillées autour des ongles. Ses genoux gardaient la mémoire des pierres, ses chevilles celle des chemins. Sa peau portait les marques des ronces, des branches, du froid, du soleil et des nuits passées dehors. Rien de tout cela ne lui faisait honte. Ces traces-là venaient du monde. Elles disaient qu'elle avait marché, grimpé, porté, dormi mal, recommencé. Elles étaient les signatures modestes d'une vie sans miroir. Elle ôta ses derniers vêtements et les posa sur une pierre plate, soigneusement pliés malgré elle. Ce pli la troubla un instant. Elle n'aimait pas les linges trop nets. Il y avait dans certains tissus propres, dans certaines blancheurs rangées, une violence que les autres ne voyaient pas. Elle détourna les yeux et entra dans l'eau jusqu'aux chevilles. Le froid monta d'un coup dans ses jambes. Elle serra les dents, puis avança encore. La source n'était pas assez profonde pour s'y baigner vraiment ; elle formait seulement, un peu plus bas, une cuvette claire entre les pierres. Elle s'y accroupit, prit de l'eau dans ses deux mains et la versa sur sa nuque. Son souffle se coupa. Une seconde, tout son corps refusa. Puis quelque chose céda. Le froid devint net, presque juste. Il ne demandait rien. Il ne mentait pas. Il entrait dans la peau avec une franchise que les hommes n'avaient pas toujours. Elle se lava lentement, sans savon. Les bras, les épaules, le visage, la poitrine, le ventre, puis le reste du corps, avec cette simplicité que donnent les années passées loin des miroirs. Elle ne faisait pas de différence entre les parties visibles et celles que les hommes chargent de honte ou de désir. C'était son corps entier qu'elle lavait, un corps de marche, de fatigue, de sang ancien et de saisons. Elle

ne regardait pas ce ventre. Ou plutôt, elle le regardait comme on passe devant une maison brûlée sans oser tourner franchement les yeux vers elle. La peau y était plus pâle, plus souple, marquée de quelques lignes fines que le temps n'avait pas effacées. Elle posa une main dessus, très brièvement, puis la retira. Dix ans avaient passé. Dix ans de chemins, de ruines, de nuits froides, de sources et de broussailles. Pourtant, certaines parties du corps continuaient de vivre dans un autre temps. Elle prit encore de l'eau et la fit couler sur elle. Le froid emporta la sueur, la poussière, l'odeur de fumée accrochée à ses cheveux. Il n'emporta pas le reste. Mais elle ne lui en voulait pas. La source ne promettait pas de guérir. Elle lavait seulement ce qui pouvait l'être. Quand elle sortit, sa peau fumait presque dans l'air du matin. Elle s'essuya avec un morceau de toile rêche, puis resta un instant nue sous les arbres, les pieds dans la mousse, les bras croisés contre elle. Ce n'était pas de la pudeur. C'était le froid. Ici, aucun regard ne cherchait à posséder son corps. Le vallon la recevait comme il recevait les bêtes, les feuilles tombées, les pierres fendues. Sans jugement, sans désir, sans mémoire inutile. Elle se rhabilla vite. La chemise colla un peu à ses épaules humides. En renouant ses cheveux, elle aperçut dans l'eau un reflet fragmenté d'elle-même : un visage maigri par les saisons, des yeux clairs plus sombres que le ciel, une bouche qui souriait rarement mais n'avait pas oublié comment faire. Elle troubla le reflet du bout des doigts. Elle n'avait jamais aimé les images qui prétendaient vous rendre à vous-même. À côté de la source, une ancienne boîte de conserve rouillée était coincée sous une racine. Elle la remarqua en se relevant. Elle l'observa un moment, comme une insulte ancienne dont personne ne se souvenait plus. La rouille avait mangé les bords. Une limace avait laissé dessus une trace brillante. Elle tira son couteau, dégagea la terre autour, puis sortit la boîte avec précaution pour ne pas se couper. Elle n'était pas en colère. Pas vraiment. La colère aurait supposé que quelqu'un soit encore là pour l'entendre. Elle glissa la boîte dans la poche réservée à ce qu'elle descendrait un jour vers les conteneurs, selon le chemin qu'elle prendrait. Elle n'aimait pas porter ces choses. Elles avaient

toujours une manière de peser plus lourd que leur poids. Un morceau de plastique, une canette, un vieux fil de fer : ce n'était presque rien dans la main. Mais dans le paysage, c'était beaucoup. Cela disait qu'un homme était passé sans se retourner. Elle se pencha pour rincer ses doigts. L'eau rougit un instant. Elle regarda. Une fine entaille barrait la pulpe de son index. La boîte l'avait entaillée malgré sa prudence. Elle observa la coupure sans panique. Le tétanos lui traversa l'esprit, comme une vieille voix d'infirmière revenue d'un couloir blanc. Pas la rouille, non. Elle savait cela. La rouille n'était que le décor. Le danger venait de la terre, des souillures, de ce qui entre dans la chair sans bruit. Elle avait connu le monde des hommes assez longtemps pour savoir ces choses-là. Les vaccins, les rappels, les dates inscrites sur des carnets qu'on perd mais que le corps, parfois, retient mieux que la mémoire. Vingt-cinq ans. Elle revit presque le chiffre, noté quelque part, prononcé par quelqu'un. Un âge où l'on vous dit que vous êtes protégée, alors même que tout en vous commence à céder. Depuis, les chemins l'avaient reprise. Les murs blancs, les mains gantées et les mots trop propres étaient restés derrière elle. Le rappel suivant était encore loin. Il concernait une autre femme peut-être, celle qu'elle aurait été à quarante-cinq ans si elle avait gardé ses papiers, ses rendez-vous, ses preuves d'existence. Elle serra le doigt sous l'eau froide. Le sang se dilua aussitôt dans le courant, une petite fumée rose emportée entre les pierres. La source lavait la plaie sans poser de question. Les hommes, eux, auraient demandé une date, un nom, une carte, un antécédent. Elle ne leur en voulait pas toujours. Ils avaient leurs façons de tenir la mort à distance. Simplement, elle n'avait plus la patience des guichets ni des salles d'attente. Elle resta immobile, le doigt sous l'eau, les yeux posés sur cette couleur qui disparaissait trop vite. Il y eut une étincelle de mémoire. Pas une image entière. Pas un souvenir qu'on peut raconter. Seulement du blanc. Une blancheur de draps, de murs, de lumière trop forte. Une odeur propre, trop propre, qui ne ressemblait à aucune propreté du monde. Pas le linge séché au vent. Pas la pierre lavée par la pluie. Pas la peau après la source. Une propreté sans terre, sans fumée,

sans arbre. Une propreté qui efface. Elle retira brusquement sa main. Le sang revint plus rouge au bout du doigt. Elle le porta à sa bouche, serra les lèvres autour de la coupure, puis détourna les yeux vers le talus. La mousse était épaisse, gonflée d'eau. Des gouttes minuscules tremblaient sur les filaments verts. Elle s'obligea à les regarder. La mousse ne demandait pas qu'on se souvienne. La mousse ne savait rien de ce qui avait été perdu. Elle couvrait les pierres, retenait l'humidité, faisait son travail minuscule. Cela suffisait. Elle respira longuement par le nez. Le blanc s'éloigna. Il restait seulement le bruit de la source. Depuis des années, certaines choses lui faisaient mal sans prévenir : les couloirs qui sentaient le savon fort, les voix basses derrière une porte, les mains qui s'approchaient avec l'air de savoir mieux qu'elle ce qu'il fallait faire. Elle n'avait pas mis de mots là-dessus. Les mots prétendaient contenir ce qu'ils nommaient, mais certaines douleurs débordaient de partout. Elle préférait les laisser sans nom. Ainsi, elles passaient plus vite. Ou du moins, elles faisaient semblant. Elle reprit les gourdes. Avant de repartir, elle nettoya le bord de la source. Elle retira les feuilles qui bouchaient la rigole naturelle, déplaça un caillou, cassa une petite branche tombée en travers. L'eau reprit un cours plus clair. Elle la regarda glisser sur l'ardoise, puis tomber dans la cuvette creusée dessous. Ce n'était presque rien. Elle n'avait pas sauvé la source. Elle n'avait pas amélioré le monde. Elle avait seulement retiré ce qui gênait. La source aurait continué sans elle. C'était peut-être cela qui la rassurait. Les hommes voulaient être nécessaires. Ils avaient besoin de croire que les choses, sans eux, iraient moins bien. Ils donnaient des ordres aux arbres, des usages aux bêtes, des prix aux terres, des propriétaires aux chemins. Ils disaient : cette eau est à nous, cette parcelle est à moi, ce mur marque la limite, cette montagne se trouve sur tel cadastre. Ils avaient inventé le verbe avoir, puis ils s'étaient mis à l'employer contre le monde entier. La source n'avait rien. Pas même son eau. À peine sortie, elle la laissait partir. La Sauvageonne s'accroupit plus bas, là où le filet d'eau traversait la terre molle avant de disparaître sous un tapis de feuilles. C'est là qu'elle vit la trace. Elle

ne l'avait pas remarquée en arrivant. Peut-être parce que la lumière était plus basse alors, ou parce que son regard s'était porté d'abord vers la source. Maintenant, elle apparaissait nettement, légèrement ovale, enfoncée dans la boue noire. Une empreinte de patte. Assez large. Les doigts marqués, les griffes à peine visibles. La pluie n'avait pas encore eu le temps de l'effacer. Elle resta accroupie devant. Ce n'était pas un renard. Trop grand. Ni un sanglier, ni un chevreuil, ni une chèvre descendue boire. Un chien, peut-être. Mais les chiens du village ne montaient pas souvent jusque-là sans leurs maîtres. Et cette trace avait quelque chose d'indécis, comme si l'animal s'était arrêté, avait hésité, puis repris sa route sans peser davantage. Elle posa sa main à côté, sans toucher l'empreinte. Son propre doigt blessé laissa une petite marque humide sur la terre. L'empreinte était presque aussi longue que sa paume. Elle ne pensa pas encore au loup. On pensait trop vite au loup. Le pays gardait ce mot au fond de la bouche comme une vieille peur. Dès qu'une bête passait sans permission, qu'une ombre bougeait entre deux arbres ou qu'un mouton disparaissait, le mot revenait. Loup. Il expliquait tout. Il fermait la discussion. Il rendait la peur respectable. Elle, elle ne savait pas. Et ne pas savoir lui convenait. La trace disait seulement qu'un être était venu boire ici avant elle. Un être avec du poids, du souffle, une langue, une soif. Il avait posé sa patte dans la boue, puis il était reparti. Il n'avait pas laissé un nom. Pas une histoire. Pas une faute. Seulement cette marque déjà menacée par l'eau. Cela la troubla plus qu'elle ne l'aurait voulu. Les hommes laissaient derrière eux des boîtes rouillées, des sacs déchirés, des murs, des promesses, des papiers, des prénoms, des phrases qu'on entendait longtemps après qu'elles avaient été prononcées. Les bêtes, elles, laissaient une empreinte qui ne prétendait à rien. Une preuve fragile de passage. Le monde pouvait l'effacer sans injustice. Elle se demanda pourquoi cette discrétion lui paraissait plus honnête. Au-dessus d'elle, une branche craqua. Elle leva la tête. Les arbres semblaient immobiles. Pourtant, la forêt avait changé d'épaisseur. Ce n'était pas un bruit de chute, ni le passage d'un oiseau. Quelque chose avait pesé quelque part, puis s'était

retiré. La Sauvageonne demeura immobile. Elle ne chercha pas à appeler. Elle ne siffla pas. Elle ne fit pas le bruit stupide que les hommes font parfois avec leur bouche pour attirer les bêtes, comme si toute créature attendait d'être convoquée. Le silence se referma lentement. Elle regarda de nouveau l'empreinte.

— Tu as soif aussi, dit-elle à voix basse.

Ce n'était pas une question. Ce n'était pas une invitation. C'était seulement une constatation donnée à l'air. Elle aurait pu laisser un morceau de pain. Elle y pensa. Sa main alla presque vers le sac. Puis elle s'arrêta. Nourrir, c'était déjà commencer quelque chose. Les hommes donnaient parfois une fois et croyaient ensuite qu'on leur devait un retour. Même la bonté pouvait devenir une clôture lorsqu'elle attendait qu'on revienne La source, elle, ne retenait personne. Elle donnait à la bête, à la femme, au renard, aux racines, aux mousses, aux insectes noyés, aux feuilles mortes. Elle ne choisissait pas. Elle ne demandait pas qui méritait. Elle ne gardait pas le compte des bouches. Celui qui venait buvait. Celui qui repartait n'était pas retenu. La Sauvageonne retira sa main du sac. Elle ne laisserait rien. Pas aujourd'hui. Si l'animal revenait, ce serait pour l'eau. Pas pour elle. Cette pensée lui serra étrangement la poitrine, mais elle l'accepta. On ne devait pas toujours vouloir être la raison du retour. Elle se releva. Le poids des gourdes tirait sur son épaule. Elle tira une bande de tissu de sa poche et l'enroula autour de son doigt coupé. La toile se teinta aussitôt d'un rouge pâle. Elle serra le nœud avec les dents, puis ajusta son sac. Avant de quitter la source, elle prit soin d'effacer la marque de son doigt près de l'empreinte. Pas celle de l'animal. La sienne. Elle passa doucement le bout d'une branche sur la boue. Elle ne sut pas très bien pourquoi elle faisait cela. Peut-être pour ne pas mêler son sang au passage d'un autre. Peut-être pour laisser à cette empreinte sa solitude. Peut-être parce qu'elle avait toujours eu peur de ce que les traces racontent quand on n'est plus là pour les corriger. Elle remonta lentement. Le chemin paraissait plus raide avec l'eau. À chaque pas, les gourdes battaient contre ses flancs. Elle sentait leur poids contre son dos, un poids juste, un poids qu'elle avait choisi.

Pas plus. Pas moins. Les hommes auraient trouvé absurde de descendre chaque jour ou presque pour si peu. Ils auraient installé un tuyau, un réservoir, une pompe. Ils auraient gagné du temps. *Mais pour quoi faire ?* Gagner du temps était une drôle d'obsession. Les hommes en gagnaient comme on gagne de l'argent, sans savoir ensuite où le déposer. Ils couraient pour ouvrir devant eux des heures qu'ils s'empressaient de remplir. Peut-être avaient-ils simplement oublié de recevoir. Elle s'arrêta à mi-pente pour reprendre souffle. En contrebas, la source continuait. Elle ne la voyait plus, mais le bruit montait faiblement entre les arbres. Plus loin encore, d'autres eaux rejoindraient d'autres creux, d'autres ruisseaux, peut-être un jour une rivière plus large. Rien ne restait où il était né. Même l'eau qui semblait sortir d'un point fixe ne faisait que commencer un départ. Elle pensa au châtaignier, là-haut. Lui restait. L'eau partait. Pourtant aucun des deux ne possédait davantage sa vie. Elle sourit à peine. Peut-être qu'il n'y avait pas ceux qui partent et ceux qui restent. Peut-être qu'il y avait seulement des manières différentes de ne rien garder. Le vent descendit des hauteurs. Il apportait une odeur de feuilles mouillées, de bois froid et de fumée lointaine. Quelqu'un, du côté d'un hameau, avait dû allumer un feu. Pendant un instant, cette odeur se mêla à une autre, plus ancienne, plus blanche. Presque un plafond. Presque une main. Presque un drap. Son ventre se contracta avant que l'image prenne forme. Elle posa une main sur la pierre du muret.

— Non, dit-elle.

Un simple mot. La mémoire recula. Elle reprit sa marche. Quand elle atteignit le haut du sentier, le soleil avait enfin touché les branches les plus hautes. La ruine l'attendait derrière sa brèche, modeste, éventrée, sans serrure. Elle déposa les gourdes à l'ombre, près de la tôle. Puis elle sortit la boîte rouillée de son sac et la posa avec les autres choses qu'elle descendrait un jour, quand il y en aurait assez pour justifier le détour. Un morceau de grillage, deux canettes écrasées et la poignée cassée d'un seau attendaient déjà là. Elle regarda ce pauvre tas. Les hommes accumulaient même ce qu'ils ne voulaient plus. Elle aurait pu se sentir lasse. Elle ne le fit

pas. La lassitude était une eau stagnante ; elle n'aimait pas s'y tenir longtemps. Elle préféra prendre une des gourdes, boire une petite gorgée, puis en verser un peu au pied d'une touffe d'herbe sèche qui poussait entre deux pierres de la ruine. C'était inutile. La pluie suffirait. Elle le fit quand même. L'eau disparut aussitôt dans la terre, sans bruit, sans remerciement. Cela lui plut. Les choses les plus justes étaient peut-être celles qui ne rendaient rien. Elle s'assit dans l'angle du mur, là où le soleil arrivait en premier. Elle défit le tissu autour de son doigt. La coupure saignait moins. Une ligne rouge, mince, propre, barrait la peau. Elle la regarda sans peur. Le sang, ici, était seulement du sang. Il appartenait encore au corps. Il n'avait pas l'odeur des couloirs ni la couleur diluée d'un souvenir. Plus bas, au fond du vallon, la source continuait de couler. Et quelque part, peut-être, l'animal qui avait laissé sa trace gardait encore dans sa mémoire de bête le goût de l'eau. Ou bien il avait déjà oublié. Les bêtes oubliaient ce qui n'avait pas besoin d'être porté. Elles savaient mieux que les hommes laisser les choses derrière elles. La Sauvageonne leva les yeux vers les arbres. Elle ne possédait pas la source. Elle ne possédait pas l'eau qu'elle venait de prendre. Elle ne possédait pas même la soif qui l'y avait menée. Tout cela passait par elle, comme le froid, comme le vent, comme les douleurs quand elles acceptaient de ne pas rester. Elle pensa à l'empreinte dans la boue. La pluie finirait par l'effacer. Cela ne voulait pas dire que l'animal n'était pas venu. Elle ferma les yeux, le visage tourné vers la lumière. Pour la première fois depuis longtemps, cette idée ne lui fit pas seulement mal.

Chapitre 3
Le Renard

Le lendemain, elle prit le chemin des crêtes. La pluie avait cessé pendant la nuit, mais le pays gardait encore son humidité dans les creux. La terre sentait le bois mouillé, les feuilles écrasées, la pierre lavée. Sur les hauteurs, le vent avait commencé à sécher les genêts, mais sous les châtaigniers, tout restait sombre et profond. La Sauvageonne avançait avec son sac léger, un bâton à la main, les cheveux noués derrière la nuque. Elle n'allait nulle part en particulier. Il y avait des jours ainsi, où marcher suffisait à remettre de l'ordre dans ce qui n'en avait pas. Elle suivit d'abord une ancienne draille, puis la quitta pour un sentier moins marqué qui montait entre deux talus. Là, les pierres du chemin affleuraient comme des vertèbres. Elle posa les pieds avec cette attention tranquille de ceux qui ont appris à ne pas discuter avec la pente. Les hommes se vantaient souvent de vaincre les montagnes. Elle n'avait jamais compris cette phrase. On ne vainquait pas une montagne. On la traversait quand elle acceptait qu'on passe, et encore fallait-il avoir les chevilles assez humbles. À mi-hauteur, elle s'arrêta pour reprendre son souffle. Le ciel s'était éclairci du côté de Barre-des-Cévennes. Des bandes de lumière glissaient sur les pentes et découpaient les bois en plaques vertes, brunes, presque noires. Plus loin, les toits des hameaux paraissaient posés au hasard, comme si quelqu'un les avait laissés là après avoir renoncé à finir le paysage. Elle n'avait pas faim, mais elle sortit un morceau de pain et le mâcha lentement. Son doigt coupé tirait un peu sous le tissu. Rien d'inquiétant. Le corps parlait souvent plus fort que nécessaire pour qu'on l'écoute à temps.

Elle allait repartir lorsqu'elle le vit. Ou plutôt, elle crut le voir. Une forme rousse passa entre deux troncs, basse, souple, presque sans bruit. Puis plus rien. La Sauvageonne resta immobile, le pain encore dans la main. Elle connaissait le renard. Pas celui-là précisément , peut-être, mais sa manière d'être au monde : glisser,

disparaître, revenir ailleurs, faire croire qu'il fuit alors qu'il choisit seulement un autre angle. Elle attendit. Le silence changea de place. C'était toujours ainsi avec les bêtes. Les hommes croyaient que le silence était une absence de bruit. Ils se trompaient. Il y avait le silence des pierres chauffées au soleil, le silence des arbres avant l'orage, le silence des moutons quand un chien passe trop près, le silence d'un oiseau qui cesse soudain de chanter parce qu'un épervier a traversé le ciel. Celui-ci était un silence tenu. Un silence aux oreilles dressées. Elle posa son morceau de pain sur une pierre et abaissa lentement son bâton. Le renard ne reparut pas. Pourtant, elle sut qu'il était encore là. Elle regarda vers les broussailles, puis vers le talus, puis plus haut, près d'un vieux genêt tordu. Rien. Elle sourit presque. Il faisait cela mieux qu'elle. Depuis des années, elle apprenait à ne pas être vue. Elle connaissait les chemins creux, les heures où les villageois ne montaient pas, les replis de terrain qui effacent une silhouette, les manières de passer près d'une maison sans faire aboyer les chiens. Mais le renard, lui, ne se cachait pas. Il devenait simplement le pays. Une tache rousse parmi les feuilles mortes, une oreille dans la lumière, une queue dans le mouvement des herbes. Il n'avait pas besoin de disparaître tout à fait. Il suffisait qu'il cesse d'être séparé du reste. Elle fit un pas. Alors elle le vit vraiment. Il était assis plus haut, sur une pierre plate, presque à découvert. Sa robe rousse accrochait un peu de soleil. Son poitrail était clair, ses pattes fines posées devant lui avec une élégance de vieux seigneur pauvre. Il ne fuyait pas. Il la regardait. La Sauvageonne se sentit prise. C'était étrange. Elle était montée en croyant surprendre une bête, et c'était elle, finalement, qui se trouvait surprise. Le renard avait peut-être les yeux posés sur elle depuis longtemps. Il avait dû la voir avant qu'elle entende son passage, avant qu'elle s'arrête, avant même qu'elle croie deviner sa présence. Elle avait été observée sans le savoir, pesée, classée peut-être dans cette intelligence silencieuse qui ne s'embarrasse pas de noms. Elle ne bougea plus. Le renard non plus. Entre eux, il y avait une trentaine de pas, un morceau de pente, quelques touffes de bruyère, une branche morte, le reste du matin. Cela suffisait à faire

une distance digne. Les hommes, eux, se précipitaient toujours sur les distances. Ils voulaient les mesurer, les réduire, les franchir. Sitôt une bête vue, ils approchaient. Sitôt un visage rencontré, ils questionnaient. Sitôt un mystère aperçu, ils l'ouvraient comme un ventre pour savoir ce qu'il contenait. Le renard, lui, gardait la distance comme on garde une vérité. Elle pensa à tous ceux qui disaient : rusé comme un renard. Ils prononçaient cela avec une petite supériorité amusée, comme si la ruse était une intelligence de bas étage, bonne pour les bêtes, les pauvres, les enfants pris en faute. Les hommes préféraient d'autres mots pour eux-mêmes. Stratégie. Raisonnement. Analyse. Prévoyance. Ils changeaient le nom des choses pour ne pas reconnaître qu'ils faisaient souvent pareil, avec moins de grâce. Le renard pencha légèrement la tête. Elle eut le sentiment absurde qu'il attendait qu'elle finisse sa pensée.

— Oui, dit-elle très bas. Toi aussi, tu sais.

Sa voix ne l'effraya pas. Peut-être parce qu'elle n'avait pas cherché à l'atteindre. Elle était sortie d'elle comme un souffle trop plein. Le renard cligna lentement des yeux, puis tourna la tête vers la droite. Une oreille pivota. Quelque chose avait bougé plus loin, hors de leur scène. Un oiseau, un mulot, une feuille. Il savait, sans avoir appris dans les livres, sans avoir reçu de diplômes, sans jamais avoir eu à expliquer à personne comment. Son savoir n'avait pas besoin d'être reconnu pour fonctionner. La Sauvageonne s'assit sur une pierre. Elle ne voulait pas gagner. Pas approcher. Pas qu'il reste. Elle voulait seulement ne pas gâcher cela. Le renard se lécha brièvement le museau. Puis il reposa son regard sur elle. Il n'y avait dans ces yeux ni tendresse ni hostilité. Pas même de curiosité au sens humain. C'était plus simple et plus difficile à supporter. Il la voyait. Rien de plus. Il ne lui ajoutait pas une histoire. Les hommes ne savaient presque jamais voir sans ajouter. Ils voyaient une femme seule et disaient : pauvre femme. Ou folle. Ou dangereuse. Ou libre, quand ils avaient besoin de rêver. Ils voyaient une ruine et parlaient d'abandon ou de patrimoine, une source et de captage, une bête et de son utilité ou de son risque. Le monde leur arrivait rarement nu. Ils l'habillaient aussitôt avec leurs mots. Elle aussi

avait cru aux mots, autrefois. Pas à tous. Pas aveuglément. Mais elle avait cru qu'ils pouvaient tenir le réel à peu près droit. On lui disait : maison, et elle comprenait abri. On lui disait : avenir, et elle entendait promesse. On lui disait : famille, et elle voulait bien croire qu'il y avait là quelque chose de chaud, de solide, capable de protéger sans enfermer. Puis d'autres mots étaient venus. Des mots plus blancs. Des mots qui ne sentaient ni le bois ni la fumée. Des mots prononcés derrière des portes qu'on ouvrait trop vite. Elle tourna la tête vers la vallée. Le souvenir n'était pas une image encore. Seulement des sons. Des voix basses, des pas pressés, des mots prononcés autour d'un corps sans toujours se demander s'il les entend. Elle en avait retenu quelques-uns, pas leur sens. Des morceaux de phrases trop propres, trop rapides, qui passaient au-dessus d'elle comme passent parfois les oiseaux quand on est couché dans l'herbe : on les voit, on sait qu'ils existent, mais on ne peut pas les suivre.

Elle avait voulu demander quelque chose. Aucun mot n'était sorti. Ou peut-être était-il sorti et personne ne l'avait entendu. Depuis, certains mots avaient gardé le goût du métal. Elle ferma les yeux une seconde. Quand elle les rouvrit, le renard était toujours là. Cela la surprit. Les souvenirs faisaient souvent fuir les bêtes. Non parce qu'elles les voyaient, mais parce que le corps changeait. Il se tendait. Il respirait autrement. Il devenait prévisible dans sa peur. Le renard aurait pu profiter de cette faille pour disparaître. Il resta. Peut-être n'avait-il rien senti. Peut-être avait-il senti et jugé que cela ne le concernait pas. Cette indifférence la consola presque. Le monde vivant n'était pas cruel parce qu'il ne vous plaignait pas. Il continuait. C'était parfois la seule bonté possible. Le renard se leva enfin. Il le fit sans hâte, comme s'il avait décidé non pas de partir, mais de déplacer son attention. Son corps s'étira, fin, nerveux, parfaitement accordé à lui-même. Il descendit de la pierre, fit quelques pas dans les herbes, puis s'arrêta et gratta la terre près d'un buisson. La Sauvageonne comprit alors qu'il ne l'avait peut-être pas regardée pour elle. Peut-être était-elle seulement entre lui et quelque chose d'autre. Peut-être attendait-il qu'elle cesse d'être une

question sur son chemin. Cette pensée lui plut davantage que l'idée d'avoir été choisie. Elle n'aimait pas qu'on accorde trop d'importance à la rencontre. Les hommes avaient cette manie aussi. Ils voulaient que chaque chose leur arrive. Une bête qui traverse devient un signe. Une pluie, un présage. Une absence, une punition. Ils se plaçaient au centre même de ce qui ne les avait pas consultés. Le renard l'avait regardée parce qu'elle était là. C'était tout. C'était assez. Elle récupéra le pain posé sur la pierre et en mangea un morceau. Pas question de le lancer. Pas question de séduire la bête avec une miette. Elle se contenta de mâcher. Le renard gratta encore, enfouit le museau dans l'herbe, puis ressortit avec quelque chose de sombre entre les dents. Une petite proie, un reste caché la veille, un secret de renard. Il la tint un instant, immobile, puis la reprit mieux dans sa gueule. La Sauvageonne eut un rire silencieux. Voilà donc la grande ruse : savoir où l'on a laissé de quoi tenir jusqu'au lendemain. Elle aussi avait ses caches. Une boîte de fer sous une pierre plate, près de la ruine, avec des châtaignes sèches enveloppées dans un torchon. Quelques noix dans le creux d'un mur. Deux pommes ridées suspendues hors de portée des mulots. Un peu de farine, du sel surtout. Certaines femmes du pays lui laissaient parfois du pain rassis, des œufs fêlés ou des légumes dont personne ne voulait plus. L'été, elle trouvait davantage derrière les restaurants et près des campings. L'hiver, c'était plus rude. Elle ne demandait rien et ne tirait aucune fierté de ce qu'elle récupérait. Elle prenait seulement ce qui avait déjà été refusé. Le renard, lui, avait caché sa proie sous l'herbe. Elle cachait des châtaignes dans les murs, du pain dans un linge, des pommes dans l'ombre, et parfois sa faim sous son silence. Chacun avait ses ruses. Les hommes appelaient cela débrouille quand les pauvres le faisaient, instinct quand les bêtes y parvenaient, gestion quand eux-mêmes remplissaient leurs caves, leurs comptes et leurs congélateurs. Le renard passa entre deux genêts et descendit légèrement la pente. Il ne fuyait pas encore. Il la gardait dans son angle, prêt à s'effacer si elle faisait un geste de trop. Elle l'envia un instant. Non pas pour sa liberté — les bêtes n'étaient pas libres comme les hommes

l'imaginaient ; elles obéissaient à la faim, au froid, aux petits, aux saisons, à la fatigue — mais pour cette justesse. Le renard ne cherchait pas à être autre chose qu'un renard. Il n'avait pas besoin d'un récit pour supporter sa propre vie. Elle se demanda quand les hommes avaient commencé à avoir besoin d'explications pour tout. Pourquoi rester ? Pourquoi partir ? Pourquoi aimer ? Pourquoi ne pas donner de nouvelles ? Pourquoi vivre dans une ruine ? Pourquoi refuser une maison ? Pourquoi ne pas redescendre au village ? Pourquoi porter seule ce qui pourrait être porté à deux ? Les questions humaines avaient toujours une pointe cachée. Elles attendaient une défense. Elles supposaient qu'il y avait faute quelque part. Le renard ne demandait pas pourquoi elle vivait ainsi. Il vérifiait seulement si elle représentait un danger. C'était plus honnête. Un souffle de vent fit trembler les feuilles au-dessus d'eux. La lumière changea. Le roux de l'animal devint plus sombre, presque brun. Il fit encore trois pas, puis s'immobilisa tout à coup. Son corps entier se tendit vers l'aval. La Sauvageonne suivit son regard, mais ne vit rien. Lui voyait. Ou sentait. Ou savait par une combinaison de choses trop fines pour elle : un bruit sous les feuilles, une odeur dans l'air, une vibration dans le sol. L'intelligence n'était peut-être que cela : être traversé par le monde sans perdre une seule de ses informations. Les hommes avaient séparé l'esprit du corps pour pouvoir se croire supérieurs. Les bêtes, elles, pensaient avec leurs pattes, leur ventre, leur peau, leurs oreilles. Elle aurait voulu savoir penser ainsi. Elle s'y essayait depuis dix ans. Marcher l'avait aidée. Le froid aussi. La faim parfois, quand elle venait doucement rappeler que le corps n'est pas une prison pour l'âme mais sa première vérité. Pourtant il restait en elle des phrases anciennes, des peurs apprises, des explications inutiles. Il restait des mots qu'elle n'avait jamais réussi à recracher tout à fait. Le renard bondit soudain. Il disparut derrière une touffe de genêt, réapparut plus loin, la tête basse, la queue horizontale. La scène dura moins de trois secondes. Quand il s'arrêta, il avait manqué sa proie ou l'avait saisie sans qu'elle le voie ; elle ne sut pas. Il se retourna alors vers elle. Leurs regards se croisèrent une

dernière fois. Elle ne respira presque plus. Il y avait dans ces yeux quelque chose d'ancien, mais pas au sens où les hommes parlent d'âme ou de sagesse. Ancien comme une méthode qui fonctionne depuis longtemps. Ancien comme la faim, la prudence, le pelage qui s'accorde aux feuilles, les petits cachés dans un terrier, l'odeur d'un danger portée par le vent. Le renard ne savait pas qu'il était rusé. Il ne se racontait pas son intelligence. Il vivait dedans. Puis il partit. Pas vite. Pas lentement. Avec cette justesse qui ne laissait à personne le temps de croire qu'il lui appartenait. La Sauvageonne resta assise longtemps après sa disparition. Le pays reprit sa forme ordinaire, mais quelque chose avait bougé. Elle n'était pas montée seule dans la montagne ; elle avait été regardée. Non pas jugée. Non pas reconnue. Regardée. Cela suffisait à déplacer le centre du monde de quelques pas. Elle repensa aux touristes qui parfois s'arrêtaient sur les chemins et braquaient leurs téléphones vers tout ce qui bougeait. Ils croyaient regarder parce qu'ils enregistraient. Ils repartaient avec des images, des paysages enfermés, des bêtes réduites à des preuves. Plus tard, ils montreraient cela à d'autres. Ils diraient : j'ai vu. Mais voir n'était pas capturer. Voir n'était pas emporter. Voir demandait parfois de rester vide devant ce qui vous échappe. Le renard, lui, n'avait rien emporté d'elle. Ou peut-être si. Une information. Une odeur. La mémoire d'une femme immobile sur une pierre, pas dangereuse ce matin-là. Cela ne durerait pas. La prochaine fois, il recommencerait. Il ne lui devait pas confiance. Elle ne lui devait pas familiarité. Entre eux, il n'y avait rien à construire. Seulement cette intelligence brève du passage partagé. Elle se leva enfin. Avant de repartir, elle regarda l'endroit où le renard avait disparu. Les herbes avaient repris leur place. Aucun signe. Aucune trace visible. C'était presque comme s'il n'avait jamais été là. Mais son regard demeurait en elle. Certaines rencontres ne laissent rien au sol et déplacent pourtant quelque chose dans celui qui reste. Elle reprit son bâton et continua vers la crête. Le vent se leva davantage. Il venait du sud, doux pour la saison, avec une odeur de terre chaude qui montait déjà des pentes exposées. En marchant, elle pensa malgré elle aux mots qu'elle

n'avait pas compris, dix ans plus tôt. Des mots prononcés si vite, si calmement, avec cette assurance des gens qui savent et oublient que celui qui écoute ne sait pas. On ne lui avait peut-être pas menti. C'était cela, le pire. Les hommes n'avaient pas toujours besoin de mentir pour détruire une vie. Il suffisait parfois qu'ils parlent une langue que la douleur ne pouvait plus traduire. Elle s'arrêta net. Le vent passa contre son visage. Non. Elle ne voulait pas retourner là-bas. Pas aujourd'hui. Pas avec ces mots-là. Elle regarda ses mains, ses ongles un peu noirs, son doigt bandé, la poussière sur sa peau. Voilà sa langue désormais. La pierre, l'eau, les bêtes, les branches, la faim, les saisons. Une langue sans phrases trop longues. Une langue qui ne prétendait pas tout expliquer. Plus haut, un corbeau croassa. Elle leva les yeux et le suivit un instant. Un jour, peut-être, elle s'intéresserait à ces oiseaux noirs que les hommes disaient mauvais parce qu'ils ne savaient pas les comprendre. Pour l'instant, elle avait encore le renard dans le regard. Son insolence tranquille. Sa manière de voir sans prendre. Sa façon de disparaître sans demander congé.

Elle reprit sa marche. À la crête, le pays s'ouvrit. Les vallons descendaient de tous les côtés comme des plis dans une grande peau sombre. Vers le nord-ouest, il y avait Cans, les vieux chemins de Saint-Laurent, les ruines, les bois humides et les drailles qui remontaient vers les hauteurs. Plus loin, Barre-des-Cévennes tenait sur son épaule de pierre, avec ses maisons serrées, ses jardins maigres, ses pentes abruptes et ses vents qui savaient tout des hivers. À l'est, du côté de Saint-André-de-Lancize, le pays devenait plus rude encore, plus haut, plus secret, avec des crêtes où l'on pouvait marcher longtemps sans rencontrer autre chose qu'une trace de bête, un vieux mur, une source pauvre ou l'ombre d'un pin. Au sud, vers Saint-Étienne-Vallée-Française, les vallées s'ouvraient autrement, plus basses, plus chaudes, déjà presque gagnées par une autre lumière, avec des châtaigniers, des maisons de schiste, des jardins, des routes qui sentaient davantage les hommes.

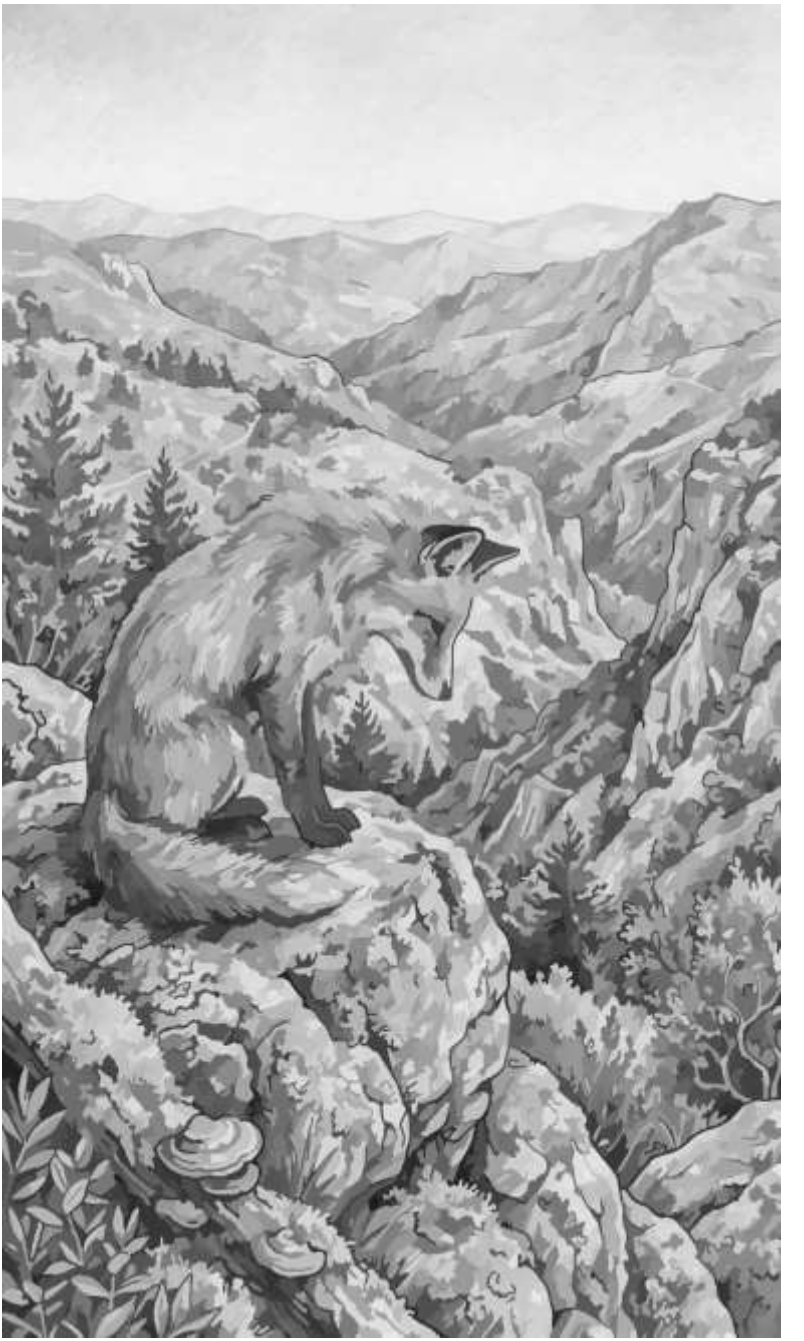
C'était là son pays. Pas au sens où les hommes disent cela, avec des papiers, des limites, des héritages, des bornes ou des actes. Elle

n’y possédait rien. Mais elle savait où l’eau tenait encore en août, où les mûres venaient les premières, où les châtaignes tombaient sans qu’on ait besoin de secouer les branches, où les femmes laissaient parfois un panier derrière une porte, où l’on pouvait dormir hors du vent, où les chiens aboyaient trop vite et où les chasseurs passaient le dimanche. Ces lieux n’étaient pas pour elle des noms sur des panneaux, des communes ou des routes à suivre. Ils étaient des passages, des altitudes, des odeurs différentes après la pluie, des façons de respirer.

Elle resta debout face au vent. Les hommes se trompaient peut-être depuis le commencement : ils croyaient être ceux qui regardent le monde, alors qu’ils étaient regardés de partout. Par les bêtes. Par les arbres. Par les bêtes. Par les arbres. Par les pierres mêmes, à leur façon lente. Par tout ce qu’ils traversaient sans saluer.

Cette idée ne l’humilia pas. Elle la soulagea. Être regardée par le monde voulait dire qu’elle n’était pas seule à porter son regard. Elle n’avait pas à comprendre tout, ni à nommer tout, ni à expliquer sa vie devant un tribunal invisible. Il y avait des intelligences sans mots. Des présences sans jugement. Des vérités qui n’avaient pas besoin d’être dites pour tenir debout.

Elle pensa au renard une dernière fois. Puis elle descendit par l’autre versant, légère d’avoir été vue sans être prise.



Chapitre 4
La Nuit

La nuit tombait plus vite dans les vallons. Sur les crêtes, le jour résistait encore longtemps, accroché aux genêts, aux pierres claires, aux dernières branches hautes. Mais dès qu'on redescendait sous les châtaigniers, l'ombre gagnait d'un coup. Elle montait de la terre, sortait des troncs, remplissait les creux entre les murs, s'installait dans les chemins avant même que le ciel ait vraiment noirci. La Sauvageonne connaissait cette heure. Elle l'aimait parfois. D'autres soirs, elle s'en méfiait. Ce soir-là, elle avait choisi l'abri du haut. Ce n'était pas vraiment une ruine. Plutôt un reste de mur adossé à un bloc de schiste, avec une avancée de pierre assez large pour couper la pluie quand le vent venait du sud. Elle y avait dormi souvent, sans jamais croire que l'endroit lui appartenait. Elle connaissait ainsi une trentaine d'abris entre Barre, Cans, Saint-André-de-Lancize et Saint-Étienne-Vallée-Française : des clèdes ouvertes, des granges sans porte, des creux de rocher, des pans de murs, des chapelles oubliées, des châtaigniers assez larges pour casser le vent. Tous l'avaient reçue au moins une fois. Elle avait senti le temps changer en fin d'après-midi, du côté de Saint-André-de-Lancize. Le vent s'était retourné. Les oiseaux avaient baissé d'un ton. Une odeur de feuilles tassées, de pierre froide et de terre remuée était montée des pentes. Alors elle avait quitté la crête, repris un chemin qu'elle connaissait mal mais que son corps avait accepté, glissé entre deux murets, traversé une châtaigneraie basse, puis rejoint le mur par l'arrière, là où les ronces formaient une sorte de porte pour ceux qui savaient passer sans se laisser prendre. L'abri l'attendait, ouvert, indifférent. Elle entra par la brèche du mur nord. À l'intérieur, l'ombre était déjà là. La lauze qu'elle avait calée au-dessus de l'angle sec vibrait par moments sous les premières gouttes. Elle posa son sac contre la pierre, vérifia sa couverture, déplaça deux morceaux de bois sec qu'elle gardait dans une caisse protégée de la pluie, puis s'accroupit pour préparer un feu très petit. Pas un feu

pour réchauffer une maison. Il n'y avait ici que des pierres ouvertes. Un feu seulement pour tenir l'humidité à distance, sécher un bout de pain, chauffer un fond d'eau dans la gamelle. Elle n'allumait jamais grand. La lumière attire. La fumée parle. Les hommes voient un feu et croient aussitôt qu'il y a quelqu'un à trouver, à interroger, à plaindre, à chasser parfois. Elle préférait les flammes basses, presque honteuses, celles qui se contentent de manger trois brindilles et de rendre un peu de chaleur aux mains. Elle gratta une pierre à feu. Une étincelle tomba dans l'amadou. Elle souffla doucement. Le feu prit avec cette hésitation des choses vivantes quand on les appelle trop tôt. Dehors, la pluie commença vraiment. Pas une grosse pluie. Une pluie fine, serrée, cévenole, capable de traverser les vêtements, de noircir les pierres, de transformer la pente en peau glissante. Elle écouta un moment les gouttes tomber sur la lauze, sur les feuilles, sur les murs ouverts. Chaque matière avait son bruit. La lauze fine sonnait creux, les feuilles buvaient, les pierres recevaient sans répondre. Plus loin, un ruissellement minuscule descendait derrière la ruine. Demain, peut-être, il faudrait déplacer la couverture. L'eau trouvait toujours les faiblesses. Elle mangea un morceau de pain ramolli dans l'eau chaude, avec quelques châtaignes sèches qu'elle avait gardées dans une boîte de fer. Le repas était pauvre, mais il n'était pas triste. La tristesse venait rarement des choses simples. Elle venait plutôt des choses qu'on avait attendues autrement. Une table trop grande. Une chaise vide. Un plat préparé pour deux. Un bol qu'on garde sans savoir pourquoi. Elle chassa cette pensée et ajouta une brindille au feu. Elle avait aussi une pomme ridée, trouvée deux jours plus tôt derrière une remise, oubliée dans une cagette avec trois autres devenues blettes. Elle la sortit de son sac, la tourna dans sa main, enleva du couteau la partie brune, puis mordit dans ce qui restait. Le goût était plus acide que sucré, mais cela lui plut. Il y avait dans ces fruits sauvés de justesse quelque chose qui lui ressemblait : personne n'en voulait plus, et pourtant ils avaient encore de quoi donner. Un peu de jus coula sur son pouce. Elle le lécha sans y penser. Ce geste minuscule, presque enfantin, la surprit elle-même.

Elle sourit, seule sous la pierre, avec la pluie autour d'elle. Il y avait des soirs où une pomme abîmée suffisait à faire reculer la tristesse d'un pas. La nuit descendit encore. Bientôt, l'abri n'eut plus de contours nets. Les murs devinrent des masses. La brèche nord, une bouche noire. La poutre tombée, une bête allongée dans l'angle. La lauze, un ciel trop bas. La Sauvageonne tira sa couverture autour de ses épaules. Elle n'avait pas peur de dormir dehors. Ou plutôt, elle avait appris à ne pas confondre peur et attention. La peur affole. L'attention veille. La peur invente des monstres. L'attention écoute où la branche a craqué, d'où vient le vent, si le silence a changé. Elle préférait l'attention. Elle retira ses chaussures et les posa contre la pierre, semelles tournées vers le feu. Ses chaussettes étaient humides. Elle les enleva aussi, grimaça en découvrant ses pieds blancs de froid, puis les frotta l'un contre l'autre comme une enfant prise en faute. Depuis dix ans, elle savait marcher des heures, dormir dehors, supporter la faim légère et les pluies longues ; pourtant, chaque soir, ses pieds lui rappelaient qu'elle n'était pas une bête. Une bête aurait eu des coussinets, de la fourrure, une logique mieux faite. Elle, elle avait deux talons fendus, un ongle bleu depuis une pierre mal prise, et cette manie humaine de vouloir encore un peu de chaleur. Elle approcha ses pieds du feu, pas trop près. La chaleur vint lentement. Elle ferma les yeux quelques secondes. Ce n'était pas du bonheur, peut-être. Mais c'était une chose simple, précise, suffisante : la peau froide qui redevient peau, la fatigue qui descend, le corps qui accepte de continuer. Mais ce soir-là, la peur était déjà là, sous l'attention. Elle ne savait pas pourquoi. Il y avait des nuits ordinaires, lourdes, épaisses, où chaque bruit restait à sa place. Le hululement d'une chouette au-dessus des bois. Le passage d'un mulot dans les feuilles. Une pierre qui finissait de glisser longtemps après la pluie. Un renard qui jappe loin dans les pentes. Et puis il y avait des nuits différentes. Des nuits qui semblaient avoir des yeux avant même qu'on les voie. Elle se redressa un peu. Le feu avait baissé. Il ne restait que deux langues orange autour d'un tison. La pluie couvrait beaucoup de sons. Elle tendit l'oreille. Rien d'abord. Puis un bruit, dehors, du côté des

ronces. Un pas. Pas le craquement sec d'une branche tombée. Pas le glissement d'une bête légère. Un poids posé, retiré, posé encore. Elle ne bougea pas. Son corps fit ce qu'il savait faire : le souffle plus court, le dos immobile, la main qui cherche sans bruit le couteau, les yeux qui se détachent du feu pour laisser la nuit entrer. Le bruit cessa. Elle attendit. La pluie tombait toujours. Une goutte passa par un trou de la lauze et s'écrasa près de sa chaussure. Elle ne regarda pas. Tout son corps était tourné vers l'extérieur. Encore un pas. Plus proche. Elle referma les doigts sur le manche du couteau, mais ne le sortit pas. Il ne servirait presque à rien contre une bête décidée à attaquer. Encore moins contre un homme déterminé. Pourtant, le tenir la ramenait à elle-même. Les hommes avaient des serrures, des murs, des chiens attachés, des téléphones. Elle avait un couteau, du feu bas et son oreille. Cela suffisait certains soirs. D'autres, cela faisait seulement semblant.

— Va, dit-elle doucement.

Sa voix resta entre les murs. Dehors, rien ne répondit. Elle se sentit ridicule d'avoir parlé, puis non. Parler n'était pas toujours appeler. Parfois, c'était seulement poser une limite dans l'air. Une manière de dire : je suis là. Je t'ai entendu. Ne viens pas plus près si tu n'as rien à faire ici. Le silence s'épaissit. Elle crut voir quelque chose dans la brèche. Pas une forme. Deux points seulement. Deux reflets très bas, presque au niveau des ronces. Jaunes peut-être. Ou verts. Ou simplement la pluie sur deux feuilles prises par la lueur du feu. Elle fixa l'endroit. Les points disparurent. Revinrent. Plus nets. Des yeux. Son corps se tendit d'abord, par habitude. Pas de panique. La panique appartenait à ceux qui n'avaient jamais appris la nuit. Elle, depuis dix ans, savait ce que voulait dire un bruit dehors : attendre, écouter, ne pas respirer trop fort, garder la main près du couteau, chercher d'où viendrait la fuite si la fuite devenait nécessaire. Puis une pensée la traversa, brève, presque sèche : ce n'était pas un homme. Cela ne voulait pas dire qu'elle était rassurée. Une bête pouvait mordre, surgir, défendre sa faim ou sa peur. Mais une bête venait avec son corps entier, sans mensonge autour. Elle n'inventait pas de raison pour s'approcher. Elle ne posait pas de

questions. Elle ne cherchait pas à savoir si une femme seule avait quelqu'un pour la défendre, si quelqu'un l'attendait quelque part. Elle ne transformait pas la faiblesse d'un corps en permission. Alors elle resta immobile. Ce n'était pas la pire présence. Elle savait qu'il ne fallait pas fixer trop longtemps les bêtes. Le regard direct est parfois une provocation. Mais elle ne pouvait pas détourner les yeux. La nuit entière semblait s'être réduite à ces deux éclats. Pas grands. Pas flamboyants. Deux petites choses vivantes qui la tenaient depuis l'obscurité. *Un chien*, pensa-t-elle. *Non*. *Un loup ? Non plus*. Elle ne savait pas. Et ce non-savoir, soudain, eut la taille de toute la nuit. Depuis des années, elle vivait avec l'inconnu. Elle dormait sous des branches, marchait seule, traversait des bois où d'autres n'auraient pas osé entrer. Elle avait appris qu'une grande part de la peur humaine vient de ce qu'on ne voit pas, et davantage encore de ce qu'on ne comprend pas. Les hommes appelaient vite menace ce qui échappait à leurs habitudes. Elle-même n'échappait pas à cette vieille peur. Les yeux bougèrent légèrement. Elle entendit un souffle. Très bas. Pas un grondement. Pas une plainte. Un souffle de bête mouillée, prudente, venue jusqu'au bord d'un abri sans décider encore si elle devait fuir ou attendre. La Sauvageonne ne bougea plus. Son cœur frappait trop fort. Elle craignit que l'animal l'entende. Puis elle pensa qu'il l'entendait sans doute déjà, comme il sentait la fumée, le pain, la laine humide, le sang à peine refermé de son doigt coupé, la fatigue du corps, tout ce qu'elle-même ne pouvait pas dissimuler. La bête la connaissait mieux qu'elle ne connaissait la bête. Cette idée aurait dû la rassurer. Ce fut l'inverse. Car soudain, à travers ce regard jaune, une autre nuit s'ouvrit. Pas la nuit des bois. Pas celle des châtaigniers, du feu maigre et de la pluie. Une nuit blanche. Une nuit sans étoiles. Une nuit qui sentait le savon, le métal tiède, le plastique, la sueur froide des corps qu'on déplace. Elle revit un plafond éclairé trop fort. Un rectangle de lumière. Le haut d'une porte. Un rideau tiré. Des voix qui passaient sans visage. Elle était couchée. Ou retenue. Ou simplement trop lourde pour se lever. Il y avait autour d'elle un espace vide que son corps avait compris avant sa pensée. Elle avait

ouvert les yeux et personne n'était là. C'était cela, le premier souvenir net. Pas la douleur. Pas le sang. Pas les mains. Pas les mots. Le vide. Elle s'était réveillée seule. Longtemps, elle avait cru que la solitude commençait dans les bois. C'était faux. Elle avait commencé là, dans une chambre claire, sous des draps trop propres, avec un goût sec dans la bouche et une lumière qui ne finissait pas. Quelqu'un avait parlé derrière une porte. Quelqu'un avait dit : elle revient. Ou peut-être : elle se réveille. Une autre voix avait répondu plus bas. Elle n'avait pas compris. Elle avait voulu tourner la tête. Son corps n'avait pas suivi. Elle avait cherché près d'elle. Il n'y avait rien. Pas le poids attendu. Pas la chaleur. Pas le bruit infime qui aurait dû remplir le monde. Rien qu'un creux immense, plus vaste qu'un vallon, plus vaste que toutes les forêts où elle dormirait ensuite. On pouvait survivre à cette absence. La preuve, elle était là. Mais survivre ne voulait pas dire revenir. Une goutte tomba sur sa main. Elle sursauta. L'abri revint. Le feu. La pluie. Les murs ouverts. La brèche noire. Les deux yeux étaient toujours là. Elle inspira lentement.

— Je te vois, murmura-t-elle.

Les yeux ne reculèrent pas. Elle ne savait plus si elle parlait à la bête, à la nuit, ou à ce qui en elle regardait depuis dix ans sans s'approcher. Il y avait des douleurs qui ressemblaient à des animaux sauvages. On les sentait tourner autour de soi. On apercevait parfois leurs yeux entre deux pensées. On leur lançait des mots comme des pierres molles, sans jamais les atteindre. Elles revenaient quand même, surtout la nuit. Le feu craqua. L'animal recula d'un pas. Elle distingua alors une partie de sa silhouette. Un poitrail sombre, peut-être. Une tête basse. Des oreilles dressées ou seulement les ronces qui dessinaient cela autour de lui. La pluie brouillait tout. Il n'était ni assez près pour être reconnu, ni assez loin pour être inventé. Cette place intermédiaire le rendait plus troublant que s'il avait montré les dents. Elle pensa à l'empreinte près de la source. La même bête, peut-être. Elle aurait pu se lever, prendre un tison, éclairer la brèche. Beaucoup l'auraient fait. Ils auraient voulu savoir. Chien, loup, renard trop grand, bête perdue, menace ou visite. Les hommes

croyaient que nommer apaise la peur. Parfois, oui. Souvent, non. Nommer trop vite enferme ce qui mériterait d'être laissé à sa distance. Et puis elle le savait : la lumière, quand on la porte trop brusquement vers la nuit, n'éclaire pas seulement. Elle agresse. Elle resta assise. L'animal resta aussi. Ils se tinrent ainsi un long moment, séparés par la pluie, le feu presque mort et quelques mètres de boue. Dehors, l'obscurité appartenait à la bête. Dedans, le peu de lumière lui appartenait à elle. Aucun des deux ne franchissait le seuil. Cela lui sembla juste. Le seuil était peut-être la seule frontière honnête : non pas une clôture, non pas un mur dressé pour dire à moi, mais une ligne fragile où deux mondes peuvent se reconnaître sans se manger. La Sauvageonne sentit sa peur changer. Elle ne disparut pas. Elle descendit seulement d'un cran, quitta la gorge pour se loger plus bas, dans le ventre, là où le corps garde les choses anciennes. Elle avait toujours cru que la peur demandait à être vaincue. Peut-être non. Peut-être voulait-elle seulement être regardée assez longtemps pour cesser de gouverner. Pourquoi craignait-on tant l'obscurité ? Parce qu'elle rendait au monde sa liberté. Le jour, les hommes régnaient avec leurs yeux. Ils mesuraient, choisissaient, évitaient, reconnaissaient, possédaient. La nuit, le monde cessait de s'offrir à eux. Il redevenait lui-même, sans leur permission. Les arbres n'étaient plus des arbres, les chemins plus des chemins, la bête plus une espèce dans un livre ou une menace dans un journal. Tout redevenait présence. Et l'homme, privé de sa supériorité de regard, redevenait un animal parmi les autres, assis près d'un feu, fragile, écouté par ce qu'il ne voit pas. Elle pensa que les hommes avaient inventé beaucoup de lumières pour ne pas apprendre cela. Des lampadaires, des phares, des écrans, des vitrines, des néons dans les couloirs, des veilleuses dans les chambres. Ils remplissaient la nuit de lumière comme ils remplissaient leurs maisons d'objets, de peur de trouver, dans l'obscurité, la place qu'ils occupaient vraiment : petite, tremblante, provisoire. Les néons. Le mot la traversa avant qu'elle puisse l'arrêter. La chambre blanche revint par éclats. Elle la repoussa

aussitôt. Pas maintenant. Pas ici. Pas avec la nuit ouverte devant elle. Elle serra les dents.

— Tais-toi, dit-elle.

Cette fois, elle ne parlait pas à la bête. Les yeux semblèrent vaciller. L'animal tourna la tête vers la pluie, comme s'il avait entendu un autre appel. Puis il fit un pas de côté. La Sauvageonne vit mieux son mouvement que son corps : une souplesse basse, prudente, sans bruit inutile. Pas un chien de village, pensa-t-elle. Les chiens de village ont toujours quelque chose de l'homme dans leur manière d'attendre. Ils espèrent une voix, un ordre, une caresse, une porte ouverte. Celui-ci n'espérait rien. Ou du moins rien d'elle. Il disparut derrière les ronces. Elle ne bougea pas. Pendant plusieurs minutes, elle fixa l'endroit où les yeux avaient été. La nuit sembla plus grande après leur disparition. Comme si, tant qu'ils la regardaient, elle avait au moins un centre. Maintenant, tout était redevenu noir, vaste, dispersé. Le feu acheva de tomber en braises. Elle posa enfin le couteau près de son genou et passa les deux mains sur son visage. Elle tremblait. Pas beaucoup. Juste assez pour que cela l'agace. Elle n'aimait pas trembler. Le corps, dans ces moments-là, révélait ce qu'on aurait préféré garder secret. Pourtant personne n'était là pour voir. La bête, si elle l'avait vue, n'en ferait aucun récit. La nuit ne répétait pas. C'était cela, au moins, qu'elle pouvait lui reconnaître. Les hommes auraient demandé ce qui s'était passé, pourquoi elle avait peur, si elle avait vu un loup, si elle était sûre, si elle n'avait pas rêvé, si elle ne ferait pas mieux de redescendre vivre parmi les gens. La nuit, elle, se contentait d'être noire. Elle remit deux brindilles sur les braises. Le feu reprit faiblement. Elle ne dormirait pas tout de suite. Elle le savait. Il y avait des nuits où le sommeil devait d'abord contourner la peur, comme un animal contourne un piège. Elle s'enveloppa dans la couverture et s'assit le dos contre le mur. La pierre était froide. Cela lui fit du bien. Le froid avait une honnêteté que la mémoire n'avait pas. Il ne surgissait pas par ruse. Il venait, simplement, et le corps savait quoi faire : se serrer, attendre, produire de la chaleur, durer. Dehors, la pluie s'allégea. On entendit alors davantage les bois. Des

gouttes tombaient des branches avec des retards différents. Quelque chose fouilla les feuilles, plus loin. Une chouette lança un cri bref. Le monde nocturne reprenait ses affaires. La Sauvageonne écouta. Elle n'essaya plus de distinguer la bête. Si elle était encore là, elle avait choisi de ne pas se montrer. C'était son droit. Au bout d'un moment, elle s'allongea. Elle garda le couteau près de la main, par habitude plus que par espoir. Son visage était tourné vers la brèche. Une partie du ciel apparaissait entre les pierres, sombre, sans étoiles. Les nuages couvraient tout. Elle pensa au châtaignier. La nuit devait le recouvrir aussi, lui remplir les creux, effacer ses branches hautes. Mais le châtaignier n'avait pas peur du noir. Les arbres entraient dans la nuit comme dans une autre sorte de sève. Ils ne réclamaient pas qu'on les éclaire pour continuer d'être là. Elle envia cette confiance. Juste avant de glisser dans le sommeil, elle crut entendre un souffle dehors. Peut-être la bête. Peut-être le vent dans les ronces. Peut-être la nuit elle-même, venue respirer contre les pierres. Elle ne chercha pas à savoir. Pour la première fois depuis longtemps, elle accepta de laisser une peur sans réponse. La nuit n'était pas vide. Elle n'était pas mauvaise. Elle n'était pas là pour la prendre. Elle gardait seulement ce que le jour ne savait pas porter : les bêtes sans nom, les souvenirs incomplets, les absences près du lit, les yeux qui apparaissent puis disparaissent, les choses perdues qui continuent de regarder depuis l'ombre. Avant de fermer les yeux, elle ramena la couverture sous son menton et chercha du bout des doigts la petite déchirure qu'elle devait recoudre depuis trois jours. Elle la trouva, tira sur le fil lâche, puis renonça. Demain. Elle avait souvent des demains minuscules comme celui-là : recoudre une couverture, déplacer une cache de noix, laver une chemise, trouver du sel, éviter une route un jour de chasse. Ces petits demains l'avaient tenue debout plus sûrement que les grands avenirs. La Sauvageonne s'endormit enfin, non parce qu'elle était rassurée, mais parce qu'elle était trop vivante pour veiller toujours.



Chapitre 5
Le Grand Noir

Elle le vit le lendemain matin. Plus seulement deux yeux au fond de la nuit. En plein jour, dans la lumière froide qui descendait des crêtes après l'aube et glissait entre les troncs encore mouillés. Elle avait quitté l'abri du haut depuis une heure, peut-être davantage, et suivait un chemin peu marqué au-dessus d'un vallon, entre Barre et les vieux plis de schiste qui remontaient vers Cans. La pluie avait cessé avant le jour, mais le vent avait tourné et l'air s'était mis à sentir la neige lointaine. Elle avait repris son sac, bu une gorgée d'eau, mangé deux châtaignes sèches, puis s'était remise en marche sans savoir exactement où elle irait. Elle ne donnait pas toujours une raison au pas suivant. La matinée était claire. Pas douce. Claire seulement. Le froid avait durci les flaques dans les creux du sentier. Les herbes gardaient une bordure blanche. Quand elle respirait, l'air entrait net, presque coupant, puis ressortait en petite buée devant sa bouche. Elle aimait ces matins-là malgré leur rudesse. Ils ne promettaient rien. Ils avertissaient le corps tout de suite : aujourd'hui, il faudrait mériter la chaleur. Serrée dans sa vieille veste, elle portait la couverture roulée sur son sac, deux gourdes légères et un morceau de pain enveloppé dans un linge. Ses cheveux châtain clair, mal retenus par une ficelle, s'échappaient déjà en mèches autour de son visage. Elle les repoussa d'un geste agacé, puis sentit sous ses doigts une brindille prise dans une mèche. Elle l'enleva, la regarda, sourit malgré elle. Voilà ce qu'elle avait pour parure, désormais : des feuilles sèches, de la fumée, parfois un fil de toile accroché à sa manche. Elle n'y pensait presque jamais. Pourtant, certains matins, quand une source lui renvoyait son reflet, elle retrouvait sous la fatigue une beauté qui n'avait pas renoncé, seulement changé de pays. Elle avait froid aux doigts. Elle souffla dans ses paumes, les frotta l'une contre l'autre, puis les glissa sous sa veste, contre la chaleur pauvre de son ventre. Le froid la rendait impatiente avec les choses minuscules : une boucle de sac qui

résistait, une mèche collée à sa joue, une pierre qui roulait sous le pied. Elle avait appris à dormir dehors, à marcher longtemps, à manger peu, mais jamais à aimer avoir froid. Cela la rassurait presque. Il restait en elle une femme qui voulait du feu, une soupe chaude, des chaussettes sèches et, certains soirs peut-être, une main tiède autour de la sienne. Elle avait dix doigts à protéger, et tout un monde de gestes dépendait d'eux. Elle descendait vers un ancien muret où, l'année précédente, elle avait caché une boîte de noix dans un creux de pierre. Peut-être les mulots les avaient trouvées avant elle. Peut-être l'humidité les avait gâtées. Elle allait voir. C'était une petite inquiétude, presque agréable. Les réserves pauvres donnaient au jour une direction. Elles obligeaient à marcher vers quelque chose sans faire de grands projets. Elle aimait les buts modestes, les choses qu'on vérifie, les coins du monde dont personne ne se souvient, sauf vous et les bêtes. C'est là qu'elle sentit qu'elle n'était plus seule. Pas un bruit. Pas d'abord. Plutôt un changement dans l'air. Un retrait des oiseaux, une attention soudaine des branches, cette manière qu'avait le silence de se tenir autrement lorsqu'un être vivant y entrait avec précaution. Elle s'arrêta. Son bâton resta suspendu au-dessus d'une pierre. Elle écouta, sans tourner la tête trop vite. À sa droite, plus bas dans la pente, quelque chose bougea entre les fougères mortes. Elle ne fit pas un pas. L'animal était là. Noir. Plus grand qu'elle ne l'avait imaginé. Il se tenait à une trentaine de mètres, de profil, dans une trouée entre deux châtaigniers. Une silhouette longue, nerveuse, puissante sans lourdeur. Le poil sombre, mouillé par endroits, gardait des reflets bruns et bleutés là où la lumière le touchait. Sa queue descendait bas, fournie, mais pas comme celle d'un loup. Son poitrail était profond, ses pattes fines pour sa taille, ses épaules souples. Un chien, aurait-on dit de loin. Un grand chien noir, de ceux qu'on imagine courant derrière les fusils ou plongeant dans l'eau pour rapporter ce que les hommes ont tué. Mais quelque chose démentait aussitôt cette première idée : la maigreur légère des flancs, l'allongement du museau, l'angle des oreilles, cette façon de tenir le monde à distance en même temps qu'il le traversait. Ce

n'était pas un chien de village. Pas un loup non plus. Ou alors un loup qui aurait appris quelque chose des hommes avant de le regretter. Ou un chien qui les aurait désappris assez longtemps pour redevenir autre chose. Elle ne chercha pas vraiment de nom. Grand et noir : pour l'instant, cela suffisait. L'animal la regardait. Elle avait déjà vu ce regard dans la nuit, ou croyait l'avoir vu. Mais la lumière changeait tout. Il n'y avait plus seulement deux éclats suspendus dans l'obscurité. Il y avait un corps entier, un souffle, une prudence, une présence. Il ne montrait pas les dents. Il ne baissait pas les oreilles. Il n'avançait pas. Toute sa force semblait retenue dans l'immobilité, comme une eau noire derrière une pierre. Elle sentit son cœur accélérer, mais pas de panique. Elle connaissait la distance. Elle connaissait les bêtes qui hésitent. Elle connaissait aussi ceux qui prétendaient comprendre les bêtes et ne connaissaient que leur domination sur elles. Elle ne leva pas la main. Ne parla pas tout de suite. Ne sourit pas. Trop de gens souriaient aux animaux comme à des enfants, puis s'étonnaient de leur méfiance. Le Grand Noir fit un pas. Un seul. Puis il s'arrêta. Elle vit alors, autour de son cou, une trace presque invisible. Pas un collier. Pas vraiment. Plutôt une usure dans le poil, une ligne ancienne, plus claire, comme si quelque chose avait longtemps serré là avant de disparaître. Elle la remarqua et sentit aussitôt qu'il ne fallait pas y accrocher une histoire trop vite. Un signe suffisait pour inventer un récit. Un collier perdu, une chaîne cassée, une fuite, une fidélité trahie. Peut-être. Peut-être rien. Une branche, une maladie, une vieille blessure. Ce qu'on ne sait pas doit parfois rester entier. Pourtant, quelque chose en elle se serra. Il avait peut-être appartenu. Et il était là, maintenant, n'appartenant plus. Elle abaissa doucement son bâton jusqu'au sol.

— Je t'ai vu, dit-elle.

L'animal ne bougea pas. Sa voix, dans le froid du matin, sembla petite. Elle n'était pas une voix de commandement. Elle n'avait jamais aimé commander. Même avec les chèvres, elle demandait plus qu'elle n'ordonnait, et les chèvres, qui n'obéissent à personne

sauf à leur propre obstination, lui rendaient parfois cette politesse. Le Grand Noir, lui, n'avait aucune raison de l'écouter.

Il avança encore d'un pas. Cette fois, elle vit mieux ses yeux. Pas jaunes, comme la nuit l'avait inventé. Plutôt brun clair, avec une lumière d'ambre quand il tournait la tête. Des yeux de bête qui a connu la main et le dehors. Des yeux trop attentifs pour être seulement sauvages, trop libres pour être domestiques. Elle se demanda depuis combien de temps il errait entre les hameaux, les bois, les poubelles des fermes, les traces de gibier et les replis où dormir. *Avait-il faim ?*

La pensée vint si vite qu'elle l'agaça. Elle avait du pain dans son sac. Elle le savait. Lui aussi peut-être. Les bêtes sentent la nourriture avec une précision humiliante. Il était possible qu'il ne soit là que pour cela. Pas pour elle ni pour quelque mystérieuse reconnaissance entre deux solitudes. Pour le pain. Pour le sel sur ses doigts. Pour l'odeur pauvre de son sac. Cette idée la blessa un peu avant même qu'elle ait le droit de la formuler. Elle rit intérieurement de sa propre sottise. Voilà donc. Elle vivait dehors depuis dix ans, prétendait ne rien attendre des hommes ni des bêtes, et il suffisait qu'un animal noir la regarde pour qu'une part d'elle espère déjà ne pas être seulement une odeur de pain. Elle défit lentement la boucle de son sac. L'animal recula aussitôt. Elle s'arrêta.

— Non, dit-elle. Je ne te piège pas.

Il ne comprit pas les mots, bien sûr. Ou seulement la voix. Ou seulement l'immobilité de ses mains. Elle ouvrit le sac plus lentement encore et sortit le linge où le pain était enveloppé. Un quignon dur, sec, presque gris. Elle le tint un instant. L'animal regardait sa main, maintenant. Pas son visage. Sa main. Cela lui suffisait pour comprendre. Elle pourrait poser le pain sur la pierre et s'éloigner. Il le prendrait peut-être. Puis il reviendrait demain. Ou après-demain. Il apprendrait qu'elle avait de quoi donner. Elle apprendrait à l'attendre. De là commencerait une histoire simple, presque rassurante : elle donne, il revient ; elle appelle, il approche ; elle devient quelque chose dans sa vie, et lui dans la sienne.

Ce serait doux. Ce serait dangereux. Les hommes avaient appelé amour beaucoup de choses qui n'étaient que cela : donner assez pour être attendu. Elle regarda le pain dans sa main. Puis le Grand Noir. *Me verrait-il encore si je n'avais rien à lui donner ? Ou n'étais-je déjà pour lui qu'une odeur de pain ?* pensa-t-elle avec une ironie triste. La question était ridicule. Elle le savait. Pourtant, elle ouvrait en elle une porte plus ancienne. Les hommes aussi suivaient ceux qui les nourrissaient, les rassuraient, les réchauffaient, les regardaient comme s'ils avaient une place. Les femmes aussi. Les enfants surtout. Était-ce moins de l'amour parce qu'il y avait besoin ? Pourquoi fallait-il que l'amour soit pur de toute faim pour être digne ? Peut-être que toute tendresse commence par une dépendance acceptée. Peut-être qu'aimer, c'est seulement choisir de revenir là où l'on a eu moins froid. Elle serra le pain. Puis elle le remit dans le linge. L'animal dressa légèrement les oreilles. Elle referma le sac.

— Pas comme ça, dit-elle.

Le Grand Noir la fixa. Elle sentit presque son reproche, même s'il n'y en avait pas. Ce n'était pas sa faim à lui qu'elle refusait. C'était le marché invisible. Le début d'une dette. Un morceau de pain aujourd'hui, un lien demain, puis cette petite jalousie qui naît quand celui qui revient pourrait aussi ne plus revenir. Elle ne voulait pas faire de lui un chien. Elle ne voulait pas faire d'elle une maîtresse. Elle avait fui trop de maisons pour en inventer une avec une gamelle. L'animal baissa la tête vers le sol. Il renifla les feuilles, comme pour sauver sa dignité. Puis il fit un détour, lentement, sans la quitter tout à fait du regard. Il passa à dix mètres d'elle, peut-être moins. Elle sentit son odeur alors : poil mouillé, terre, bête chaude, quelque chose de fauve et de fumé. Pas une odeur désagréable. Une odeur de vie qui ne se lave pas pour plaire. Il boitait très légèrement de la patte arrière gauche. À peine. Un autre ne l'aurait pas vu. Elle le vit parce qu'elle connaissait les efforts qu'on cache. Sa propre hanche tirait parfois lorsque le froid descendait trop vite, et son épaule droite gardait la mémoire d'une chute entre deux pierres. Les

corps qui vivent dehors deviennent des carnets, à condition de savoir les lire.

— Tu sais cacher ta douleur, murmura-t-elle.

Cette fois, peut-être, l'animal l'entendit vraiment. Il tourna la tête. Les yeux d'ambre passèrent sur elle. Rien de tendre. Pas encore. Mais pas rien non plus. Elle eut envie de sourire. Elle ne le fit pas, ou à peine. Il traversa le chemin devant elle et disparut entre les fougères hautes. Son corps noir se fondit dans les ombres avec une facilité presque vexante. Pendant quelques secondes, elle suivit le mouvement de sa queue, puis plus rien. Le silence reprit sa place, mais il n'était plus le même. Elle resta debout, le sac ouvert, le pain rangé, le froid dans les mains, avec une impression étrange d'avoir raté quelque chose et de l'avoir sauvé en même temps. Elle reprit sa marche vers le muret. Les noix étaient encore là, du moins une partie. Les mulots en avaient trouvé quelques-unes, mais la boîte avait tenu. Elle s'accroupit, souffla sur le couvercle et l'ouvrit avec la lame de son couteau. L'odeur sèche des cerneaux monta vers elle, mêlée de poussière et de métal. Elle en goûta un. Un peu amer, mais encore bon. Elle en glissa six dans sa poche et referma la boîte. Le geste la calma. Retrouver une cache, c'était recevoir un message d'une version passée d'elle-même : tu savais que j'aurais faim. Elle remonta ensuite vers une terrasse abandonnée où le soleil touchait déjà les pierres. Là, elle s'assit pour manger. Elle sortit enfin le pain et les noix retrouvées dans la boîte. Elle mangea lentement, en regardant les bois où l'animal avait disparu. Peut-être l'observait-il encore. Peut-être était-il déjà loin. Une bête ne reste pas pour le plaisir de nourrir nos pensées. Elle songea qu'elle aurait pu lui laisser un morceau de pain.

— Non, dit-elle à elle-même, la bouche pleine.

Ce refus la fit rire. Elle avait l'air d'une femme réprimandant un chien absent. Voilà où menait la solitude : on tenait des conversations avec des bêtes qui n'étaient même plus là, et l'on s'y comportait encore avec orgueil. Elle cassa une nouvelle noix entre deux pierres et en mangea le cerneau amer. Cette petite nourriture arrachée au froid lui suffit. Elle aurait donné cher, autrefois, pour

savoir se contenter ainsi. Autrefois, il y avait eu des repas avec des assiettes, des verres, des couteaux qui ne servaient qu'à manger, une table, des voix, la radio parfois dans une autre pièce. L'homme coupait le pain en tranches épaisses et poussait toujours vers elle le meilleur morceau sans en avoir l'air. Elle se souvenait malgré elle de ses mains, de cette générosité maladroite. Il aurait nourri un chien sans se poser toutes ces questions, lui. Il aurait donné, puis trouvé naturel que la bête le reconnaisse et revienne.

Peut-être avait-il raison. Peut-être avait-elle tort de toujours chercher la corde cachée dans les gestes tendres.

Elle remit les restes dans son sac et se leva. Le soleil avait gagné un peu de hauteur. Il faisait moins froid. Elle descendit vers un ruisseau mince pour y remplir l'une de ses gourdes, puis suivit une sente de sanglier, non parce qu'elle menait quelque part, mais parce qu'elle évitait le chemin principal. À midi, elle avait parcouru une boucle entre deux vallons. Ses jambes commençaient à tirer. Elle décida de rejoindre, pour la nuit, un abri plus bas : une ancienne clède ouverte, à moitié mangée par le lierre, où le vent du nord entrait moins. Elle y avait laissé une boîte avec un fond de farine et deux allumettes enveloppées dans une toile cirée. Peut-être la retrouverait-elle.

Elle marcha longtemps. Vers le milieu de l'après-midi, elle s'arrêta brusquement. Il était là. Plus loin sur le chemin, assis cette fois. Pas couché. Assis comme un chien pourrait l'être, mais sans cette attente ronde des chiens domestiques. Il ne remuait pas la queue. Il ne haletait pas. Il ne semblait pas heureux de la voir. Il était simplement revenu dans son paysage. Ou bien c'était elle qui était revenue dans le sien. Elle sentit quelque chose s'ouvrir dans sa poitrine, puis se refermer aussitôt par prudence.

— Ah, dit-elle seulement.

L'animal leva la tête. Il avait dû faire un large détour, ou la suivre à distance. Peut-être connaissait-il déjà un peu ses chemins. Cette idée la troubla. Elle regarda autour d'elle. Pas de maison proche. Pas de troupeau. Pas d'homme. Rien que les bois, le chemin, les pierres, l'air plus doux de l'après-midi. Il se leva, fit

trois pas vers elle, puis s'arrêta. La distance entre eux était plus courte que le matin. Elle n'avança pas.

— Tu ne sais pas ce que tu veux, dit-elle.

À peine les mots sortis, elle sut qu'ils étaient pour elle autant que pour lui. L'animal pencha légèrement la tête. Le geste était si proche d'un chien qu'elle sentit une tendresse brutale lui monter dans la gorge. Il y avait eu des chiens dans sa vie d'avant. Des chiens de ferme et de chasse, qui sentaient la paille et le poil chaud, qui posaient leur museau sur le genou comme si le monde pouvait se résoudre ainsi. Elle avait aimé cette confiance-là. Même quand elle s'en méfiait. Peut-être un chien n'aime-t-il que la main qui donne, la voix qui rassure, le groupe qu'il ne veut pas perdre. *Et alors ? Pourquoi lui demander une tendresse sans besoin ?* Le Grand Noir s'approcha encore. Cette fois, il n'était plus qu'à cinq ou six pas. Elle sentit son souffle. Ou crut le sentir. Elle distinguait mieux son pelage : pas uniformément noir, mais traversé de nuances, plus clair sur les franges des pattes, plus brun près des oreilles, presque argenté autour du museau. Il n'était pas jeune. Pas vieux non plus. Un âge d'animal qui a déjà appris. Une cicatrice fine barrait le haut de son museau. Une autre disparaissait dans le poil près de l'épaule. Il avait vécu. Elle reconnut cela. Elle tendit la main sans réfléchir. L'animal recula aussitôt, rapide comme une ombre. Elle retira sa main.

— Pardon.

Le mot sortit tout seul. Elle s'excusait rarement devant les hommes, qui prenaient trop souvent les excuses pour des aveux. Avec les bêtes, elle pouvait reconnaître un mauvais geste sans se livrer tout entière. L'animal resta à distance, mais ne partit pas. Elle s'accroupit lentement, non pour l'appeler, mais pour cesser d'être trop haute. Ses genoux craquèrent. Elle grimaça.

— Ne vieillis pas dehors, dit-elle. C'est mal organisé.

Le Grand Noir la regarda. Elle sourit cette fois, franchement, sans y penser. Un sourire bref, un peu fatigué, qui changea son visage. Pendant une seconde, elle eut presque l'air de la femme qu'elle aurait pu être si les années n'avaient pas passé par elle avec

des chaussures pleines de boue. L'animal fit un pas. Puis deux. Il arriva jusqu'à l'endroit où son ombre touchait presque ses chaussures. Il tendit le cou. Son museau bougea dans l'air, lentement, prudemment. Il la sentait. Pas seulement sa peau. Tout le reste : la fumée de ses cheveux, la laine humide, le pain, la pomme, le sang ancien de son doigt coupé, la fatigue, la peur peut-être, et ces choses que les bêtes savent lire mieux que les hommes. Elle ne bougea plus. Son bras pendait le long de son genou. Sa main restait ouverte, inutile. Elle ne voulait ni lui présenter ses doigts comme une offrande ni lui laisser croire qu'il devait accepter. Le museau s'approcha encore. Un souffle chaud passa sur ses phalanges. Puis l'animal recula. Il n'avait pas touché. Elle sentit pourtant cette absence de contact comme un contact plus fort.

— Tu as raison, murmura-t-elle.

Elle resta accroupie tandis qu'il se détournait. Il fit quelques pas vers le bord du chemin, renifla une touffe d'herbe, puis leva la patte contre une pierre avec une indécence tranquille. La Sauvageonne éclata d'un rire silencieux. Voilà. La grande rencontre, la grande émotion, le mystère du lien, et lui pissait sur une pierre comme pour remettre le monde à sa place.

Cela lui fit du bien. Elle se releva, plus lentement qu'elle ne l'aurait voulu. Ses jambes protestèrent. L'animal la regarda se redresser, puis reprit le chemin devant elle. Devant. Pas près. Pas comme un chien qui accompagne au talon. Il avançait à quinze ou vingt mètres, s'arrêtait, regardait en arrière, puis repartait. Peut-être l'attendait-il. Peut-être vérifiait-il seulement qu'elle restait loin. Elle n'en savait rien. Le doute lui plut autant qu'il l'inquiéta. Elle ne savait pas lequel suivait l'autre. Pour l'instant, cela lui suffisait. Ils marchèrent ainsi jusqu'à la clède. L'abri se trouvait au bord d'une ancienne terrasse, sous trois châtaigniers serrés. Les murs tenaient encore sur deux côtés. Le toit s'était effondré à moitié, mais une partie de la lauze couvrait un angle sec. Elle y avait dormi plusieurs fois les hivers précédents. L'endroit sentait la poussière froide, le bois vieux, les feuilles pourries. Elle entra d'abord seule, comme toujours, vérifia le sol, déplaça une pierre et tira la boîte de

son creux, au pied du mur. La farine et les deux allumettes étaient encore là. Elle éprouva cette petite joie nette que donnent les choses retrouvées à leur place.

Quand elle ressortit, le Grand Noir était assis à l'orée des arbres. Il ne cherchait pas à entrer. Elle le regarda. La tentation revint. Plus forte que le matin. Elle avait un peu de farine, de l'eau, une gamelle. Elle pouvait faire une pâte maigre, la cuire sur une pierre, lui en donner une part. Elle pouvait lui laisser les morceaux brûlés. Partager, se dit-elle. Mais le mot cachait peut-être encore l'espoir qu'il retienne son odeur et son abri.

Elle entra dans la clède, posa son sac, alluma un feu très bas. Il prit mal. La fumée lui piqua les yeux. Elle insulta doucement la brindille, l'humidité, le bois, puis elle-même pour avoir choisi un endroit pareil. Ce petit combat l'occupa. Elle mélangea un peu de farine avec de l'eau dans la gamelle, ajouta une pincée de sel, travailla la pâte du bout des doigts. Elle aimait ce geste. Il était pauvre et ancien. Il mettait dans la main la promesse d'un repas, même maigre. Dehors, l'animal n'avait pas bougé. Elle fit cuire la galette sur une pierre plate chauffée près des braises. La pâte colla, se déchira, brûla d'un côté. Elle jura.

— Très bien, dit-elle. Ce sera mauvais.

Elle en mangea une moitié, encore trop chaude, en soufflant dessus. La chaleur lui brûla le bout de la langue. Elle ferma les yeux, contrariée, puis rit d'elle-même. Il y avait des douleurs minuscules qui semblaient presque amicales tellement elles étaient simples. Elle pensa au Grand Noir dehors. Il devait sentir la farine grillée. La faim. Elle prit l'autre moitié de la galette et la tint un instant. L'animal leva la tête. Elle sortit de la clède. La nuit n'était pas encore tombée, mais le soir commençait à épaissir les bois. Elle posa le morceau sur une pierre, à mi-chemin entre eux. Puis elle recula. Le Grand Noir regarda la galette. Puis elle. Puis la galette. Il ne bougea pas.

— Ce n'est pas un contrat, dit-elle.

Le mot la fit presque sourire. Un animal ne savait rien des contrats. Il connaissait la faim, la distance, le risque et le retour.

Cela suffisait à organiser une vie. Elle recula encore jusqu'à l'entrée de la clède. L'animal attendit longtemps. Assez longtemps pour que le froid commence à prendre ses épaules. Puis il se leva, approcha de la pierre, renifla la galette, la prit d'un coup et s'éloigna de trois pas avant de l'avaler. Il ne la remercia pas. Il ne remua pas la queue. Il ne donna rien en échange. Cela la soulagea. Puis, au lieu de partir, il revint s'asseoir à la même distance qu'avant. La Sauvageonne resta debout, une main contre le mur. Son cœur fit une chose idiote. Un petit bond, presque une joie. Elle en eut honte aussitôt. Pas devant lui. Devant elle-même. Elle se méfiait des joies trop rapides. Elles remuaient ce qui dormait mal, puis repartaient en laissant plus de désordre qu'avant. Celle-ci était venue d'un rien : une bête noire, assise à l'orée des arbres, qui n'avait ni promis de rester ni demandé pardon d'être partie.

Elle posa la main contre le mur. La pierre froide, au moins, ne mentait pas. L'animal ne savait rien d'elle. Il n'était pas revenu pour consoler quoi que ce soit. Peut-être avait-il seulement faim. Peut-être avait-il seulement trouvé là un peu de feu, un peu d'odeur, un peu de farine brûlée dans le soir. C'était mieux ainsi. Elle pouvait supporter cela : une présence sans explication. Ce qu'elle supportait moins, c'était la part d'elle-même qui avait déjà voulu y voir davantage. Ce n'était qu'une bête, prudente, affamée peut-être. Il n'était pas revenu d'entre les morts. Il était revenu d'entre les arbres. Mais cela suffisait à faire mal. Elle s'assit sur le seuil de la clède. L'animal resta dehors. Entre eux, il y avait le soir, la pierre, quelques braises, l'odeur de farine brûlée et cette distance qu'aucun des deux ne voulait encore réduire. Elle trouva cela juste. Peut-être même beau. Elle n'avait pas besoin qu'il vienne poser la tête sur ses genoux. Pas ce soir. Pas demain. Peut-être jamais. Qu'il soit là, à portée de regard, sans être à elle, ouvrait en elle quelque chose de plus fragile qu'une caresse. Elle se demanda si c'était ainsi que l'amour commençait parfois : non par une promesse, mais par un retour qu'on n'avait pas osé demander.

La nuit tomba lentement. Le Grand Noir finit par se coucher, à l'orée des arbres, le museau posé sur ses pattes. Elle ne sut pas s'il

dormait vraiment. De temps en temps, une oreille bougeait. Elle resta longtemps assise, la couverture sur les épaules, les pieds près des maigres braises. Elle avait froid, mais ne se réfugia pas tout de suite dans l'angle sec de la clède. Elle voulait voir s'il partirait. Elle voulait aussi ne pas avoir l'air d'attendre. C'était déjà trop tard pour cela. Un peu plus tard, elle se leva pour ajouter trois branches aux braises. Quand elle se retourna, l'animal n'était plus là. L'endroit où il s'était couché gardait seulement une marque sombre dans les feuilles. Elle sentit la déception arriver, nette, ridicule, presque enfantine. Elle la laissa venir. Puis elle souffla dessus comme sur une braise trop vive.

— Va, dit-elle dans le noir.

Sa voix trembla moins qu'elle ne l'aurait cru. Elle rentra dans la clède, s'enroula dans la couverture et posa le couteau près de sa main, par habitude. La nuit était froide. L'humidité de la pierre gagnait son dos. Ses pieds mirent longtemps à se réchauffer. Elle pensa à l'animal dans les bois. À sa faim peut-être déjà revenue. À son poil noir entre les fougères. À sa manière de prendre sans remercier, de revenir sans promettre, de partir sans demander pardon.

Elle essaya de s'en réjouir. Un être libre ne doit rien à ceux qui l'ont nourri une fois. Pourtant, avant de dormir, elle écouta longtemps. Pas pour se protéger. Pour savoir s'il revenait.

Chapitre 6
Les Chèvres

Elle avait ses règles depuis le matin. Elle l'avait senti avant même de se lever, cette lourdeur basse, cette fatigue particulière que la marche n'efface pas. Ce n'était pas une douleur franche. Pas encore. Plutôt une pesée sourde dans le ventre, une manière qu'avait le corps de rappeler qu'il continuait son ouvrage, même quand le cœur aurait préféré qu'il se taise. Depuis dix ans, elle avait appris à faire avec. Elle gardait toujours dans son sac deux morceaux de tissu propres, lavés aux sources, séchés quand le soleil le permettait, roulés dans une toile à part. Les femmes du pays, parfois, lui en donnaient sans poser de questions. Une chemise usée, un vieux drap, un morceau de coton trop mince pour servir encore aux lits mais assez doux pour cela. Elles le posaient dans un panier, derrière une porte, entre deux légumes, avec un bout de pain ou trois noix. Elles ne disaient rien. Elles savaient. Les hommes, eux, n'auraient pas su quoi faire de cette gêne-là. Ils auraient regardé ailleurs, plaisanté trop fort, ou pris un air grave comme si le sang des femmes était une affaire de médecin, de mari, de calendrier ou de honte. Elle, elle n'y voyait ni honte ni mystère. Seulement le corps. Le corps qui saigne sans mourir. Le corps qui garde ses cycles même quand la vie, autour, s'est défaite de tous les calendriers. Le corps qui revient à ses saisons intérieures avec une fidélité parfois cruelle. Elle aurait pu s'en agacer. Elle le faisait certains jours. Ce matin-là, elle se contenta de changer le tissu dans l'angle sec de la clède, les gestes précis, sans lenteur inutile. Puis elle roula celui de la nuit dans une toile à part. Elle le laverait plus bas, à une source secondaire qu'elle connaissait, pas celle où elle buvait. Il y avait des attentions qu'on gardait même quand personne ne les exigeait. Le feu était mort. Il ne restait sous la cendre qu'une rougeur pauvre, vite mangée par le froid. La Sauvageonne souffla dessus sans conviction, puis renonça. Le bois était trop humide. Le jour, dehors, commençait à peine à blanchir entre les branches. L'animal noir

n'était pas revenu pendant la nuit. Ou alors il était revenu sans bruit, sans laisser plus qu'une odeur effacée par le vent. Elle sortit de la clède avec la couverture sur les épaules. L'endroit où il s'était couché la veille gardait encore une forme vague dans les feuilles. Pas une empreinte nette. Plutôt une absence de feuilles. Un creux de chaleur déjà refroidi. Elle le regarda plus longtemps qu'elle ne l'aurait voulu.

— Imbécile, dit-elle à mi-voix.

Elle ne sut pas si elle parlait à lui ou à elle. Le matin était gris, bas, sans pluie. Un de ces matins où les Cévennes paraissent retenir leur souffle avant de choisir entre l'eau et le soleil. Les troncs de châtaigniers montaient, sombres, autour de la clède. Plus loin, les pentes descendaient vers un ancien bancal où quelques herbes pauvres tenaient encore. Elle connaissait ce coin. Au printemps, un petit troupeau de chèvres appartenant à une vieille femme de Cans y passait parfois. Elle ne montait plus elle-même jusqu'aux hautes terrasses. Les chèvres connaissaient le chemin. Elles partaient, revenaient, se perdaient à moitié, retrouvaient toujours l'abri, l'eau, la pierre à sel posée sous une tôle basse.

La Sauvageonne avait déjà pensé cela : les chèvres étaient peut-être les seuls êtres domestiques à n'avoir jamais tout à fait accepté leur domestication. Elle rangea ses affaires lentement. Le ventre tirait. Ses jambes aussi. Le sang ajoutait au matin une gravité particulière. Elle aurait pu rester là, attendre que la fatigue passe, boire un peu d'eau, manger les noix gardées dans sa poche. Mais l'immobilité, certains jours, rendait le corps plus lourd encore. Alors elle remit le sac sur son épaule, prit son bâton et descendit vers les terrasses.

Le sentier était étroit, repris par les herbes. Les pierres roulaient sous les semelles avec cette mauvaise volonté des chemins peu fréquentés. Elle avançait moins vite que d'habitude. Chaque pas réveillait cette pesée basse, cette chaleur lente dans le ventre. Elle n'en avait pas peur. Cela faisait partie de la marche. Il y avait les jours de froid, les jours de faim, les jours de pluie, les jours de sang. Le corps n'était pas un outil qu'on range après usage. Il venait avec

Aux confins de la Lozère, *La Sauvageonne des Cévennes* suit une femme que l'on croyait perdue, entre bois, ruines, ravins et secrets trop longtemps gardés.

Depuis dix ans, on parle parfois d'elle à voix basse. On dit qu'elle dort dans les ruines, qu'elle connaît les sources oubliées et les chemins que plus personne ne prend.

Elle avance avec sa fatigue, sa faim, son courage discret et cette part intacte d'humanité que rien n'a su lui prendre.
Et puis il y a ce que personne ne sait. Un secret plus lourd que les rumeurs. Une blessure qu'elle porte seule depuis trop longtemps.

On disait qu'elle fuyait les hommes.
Peut-être cherchait-elle surtout ce qu'il reste de l'humanité quand les hommes ont cessé de voir.

Roman de nature, de solitude, de mémoire et de résistance, *La Sauvageonne des Cévennes* raconte le destin d'une femme qui a choisi de vivre à l'écart, dans un pays aussi rude que splendide, et interroge ce qui demeure de l'âme lorsque la civilisation se détourne de l'essentiel.

Et si derrière une légende des Cévennes se cachait une autre histoire ? Inspiré librement d'un destin qui a marqué la mémoire de nombreux Lozériens, ce roman demeure une œuvre de fiction.

ISBN 9791098806346
90000
9 791098 806346